



BRABANT

WISBIQUE
Archives

07

FR
1

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: Le Berrurier

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.

Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant: 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

1 - 1968

Opération Musées, An 2, par Philippe Van Bever	2
Neige, par Maurice Carême	4
Félix De Boeck, par J. Sartenaer	6
Evocation dans un parc, par Yvonne du Jacquier	14
Mais où sont les chevreuils d'antan?, par Gilbert Ninanne	19
Pierre Moulaert nous a quittés, par Max Vandermaesbrugge	20
Le lieu dit Woestijn à Gooik, par Monique Gierts	22
Le château de Schiplaeken en Brabant, par le Viscomte Terlinden	26
Le Musée des Beaux-Arts d'Ixelles, par Geneviève C. Hemeleers	33
Mont-Saint-Guibert, par Emile Poumon	36
La Maison de l'Ordre de Léopold à Bruxelles, par Pierre Giraud	41
L'Eglise Saint-Martin de Tourinnes-la-Grosse, par Jos. Schayes	42
Le musée, une maison où je me trouve chez moi, par Anne-Marie Brasseur-Capart	48

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Neige: Georges de Sutter; Félix De Boeck: Dominique De Prey (photo de l'artiste) et Bijtebier; Evocation dans un parc: Georges de Sutter, Michel Delmelle et Fremdenverkehrstelle der Stadt Wien; Mais où sont les chevreuils d'antan: Gilbert Ninanne; Le lieu dit Woestijn: Georges de Sutter et A.C.L.; Le Château de Schiplaeken: Nels; Le Musée des Beaux-Arts d'Ixelles: Paul Bijtebier et Musée des Beaux-Arts d'Ixelles; Mont-Saint-Guibert: Georges de Sutter et Sabena; Maison de l'Ordre de Léopold à Bruxelles: Hubert Depoortere; Eglise Saint-Martin de Tourinnes-la-Grosse: Hubert Depoortere; Le musée, une maison où je me trouve chez moi: Georges de Sutter, A.C.L. et Michel Delmelle.

Couverture: Le Karreveld (Photo: Le Berrurier).

Opération Musées

"An 2,"

par Philippe VAN BEVER,
membre de la Députation permanente
et président de notre Fédération.

Lecteur, mon ami !

Avant de vous parler des projets de notre Fédération pour 1968, il est une tradition à laquelle je ne veux pas manquer: celle de vous présenter, peut-être tardivement mais de très grand cœur, tous mes vœux de bonheur et de prospérité pour les membres de votre famille et vous-mêmes, à l'occasion de ce: An Neuf qui s'annonce particulièrement et heureusement chargé pour le Brabant.

Le tourisme sera prospère chez nous tout comme les années précédentes et toutes nos espérances seront dépassées, j'en suis bien convaincu, malgré les mesures prises par le président Johnson et qui affecteront certes notre clientèle américaine, qui est la première en Brabant de par ses nuitées (288.635 en 1966).

Les résultats de l'année 1967 sont là pour justifier notre optimisme.

Si 1967 fut l'année internationale du tourisme, avec son slogan «Tourisme, passeport pour la paix», 1968 sera l'année de la Deuxième Campagne internationale des Musées (I.C.O.M.) qui sera entreprise sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O. La Belgique s'est engagée à y participer.

Un Comité de Patronage, placé sous la présidence de Sa Majesté le Roi, a été constitué, de même qu'un Comité national qui élabore depuis plusieurs mois les grandes lignes du programme national et s'efforce de mobiliser les moyens nécessaires à son exécution. Tous nos lecteurs se souviennent de notre Première Campagne en faveur des Musées, lancée en 1959. Cette gigantesque «Opération Musées» a connu à l'époque un succès remarquable et le Brabant y avait pris une part importante.

Il est bon, me semble-t-il, de rappeler ici-même les buts poursuivis:

- stimuler l'intérêt du grand public et l'amener à prendre conscience de ce que lui offrent les musées;
- faire participer les musées à la vie quotidienne du public et le public à la vie quotidienne des musées;
- provoquer, de la part des autorités, une meilleure compréhension du rôle que les musées peuvent jouer.

Les périodes culminantes de cette campagne se situeront, sur le plan national, au cours de deux «Quinzaines des Musées», la première du 1er au 15 mai, la seconde du 16 au 31 octobre. Le thème général de la campagne sera «Les Musées vous accueillent». Il est hors de doute que les musées peuvent et doivent être un pôle d'attraction puissant dans la vie touristique d'un pays. Dans ce domaine, la Belgique, et singulièrement le Brabant, offrent un choix de musées dignes du plus haut intérêt, souvent mieux connus



d'ailleurs par les étrangers que par les Belges.

L'Opération Musées 1959 a lancé sur toutes les routes de notre pays nos concitoyens en une gigantesque «chasse aux trésors», fructueuse et bénéfique pour tous.

L'Opération Musées 1968 verra, j'en suis certain, un engouement non moindre. Tout comme en 1959, la jeunesse entraînera à sa suite ses aînés. Car, à présent, les musées sont ouverts à tous, jeunes et moins jeunes, manuels et intellectuels.

Déjà les autorités du Brabant, tout comme en 1959, ont constitué un Comité provincial chargé de promouvoir nos activités dans le cadre de la Deuxième Campagne nationale en faveur des musées. Placé sous la présidence de Monsieur de Néeff, Gouverneur de la Province de Brabant, ce Comité comprend tous les membres de notre Députation permanente ainsi que Monsieur Swartbroeckx, greffier provincial. C'est dire combien mes collègues de la Députation permanente et moi-même sommes attentifs à cette nouvelle Opération Musées, la considérant comme très importante dans le domaine culturel.

La revue «Brabant» vous en parlera abondamment toute l'année, publiant des articles sur nos musées et, notamment, des itinéraires vous permettant d'y accéder par le chemin des écoliers.

Notre Fédération touristique rééditera, à cette occasion, sa brochure «Musées en Brabant», qui connut, en 1959, un succès tel qu'elle fut rapidement épuisée. Complétée et mise à jour elle sera un outil indispensable pour les «chasseurs aux trésors» en puissance.

Le clou de l'Opération Musées an II sera incontestablement notre exposition organisée à Léau, petite et pittoresque ville brabançonne, que trop de Belges et même de Brabançons ne connaissent pas et qui est un musée en soi, avec son Eglise Saint-Léonard, véritable musée, tant elle recèle de trésors inestimables, à commencer par ses retables.

Cette exposition aura lieu du 15 août au 15 septembre.

Diverses autres manifestations, dans le cadre du Service provincial de la Jeunesse et de l'enseignement provincial, sont également à l'étude. De nouveaux dépliants seront édités à cette occasion.

Enfin, nous comptons réunir bientôt tous nos Syndicats d'initiative en un congrès à Otignies.

Nous sommes persuadés qu'avec la collaboration de ces organismes et la vôtre, l'Opération Musées en Brabant, an II, verra nos musées pris d'assaut.

Tel est notre plus cher souhait.

Neige

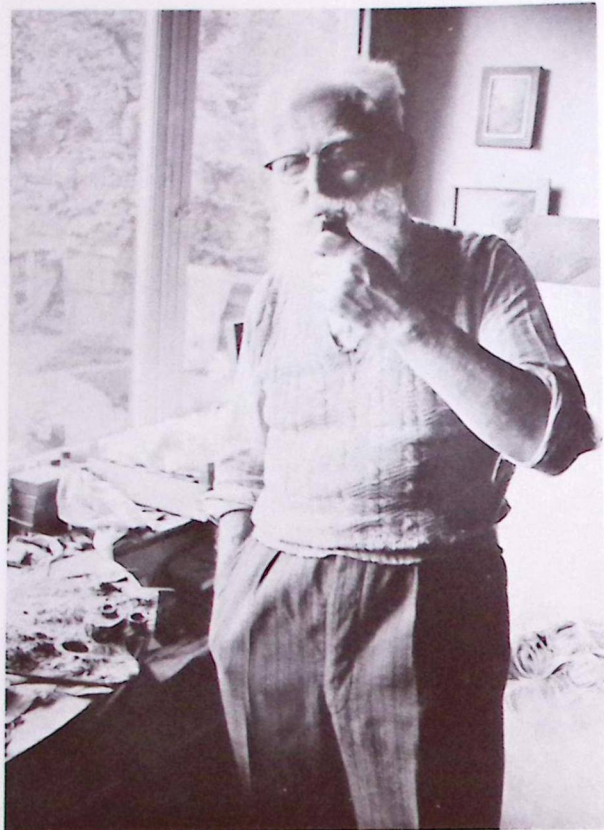


*Ma joie, toute la nuit, s'est transformée en neige.
Ses flocons ont couvert les toits et les margelles.
Regardez! L'horizon vaporeux étincelle!
Tout le Brabant n'est plus qu'un vivant sortilège.*

*Un long vol de corbeaux que la distance allège
Sur les coteaux chaulés courbe un noir arc-en-ciel.
Entendez-vous crisser cette chanson de gel
Que le silence cherche à prendre dans son piège?*

*Comme il fait haut et large au seuil de ce dimanche!
Les forêts sont cambrées comme des ruches blanches
Frémissant au retour de leurs cbastes abeilles*

*Et, trouant le ciel gris tendu sur les lointains,
- Sais-je si c'est mon cœur qui luit ou le soleil? -
Une coulée de miel inonde les jardins.*



Félix De Boeck

Peintre et Fermier

par J. SARTENAER

DROGENBOS. Une grosse bourgade au sud de Bruxelles, peu à peu envahie par les rumeurs et les approches de la grande ville. Une église du XIVe siècle, bien restaurée et bien mise en évidence, un édifice dit la « maison espagnole » en voie de restauration, un château du XIXe siècle, telles sont les principales curiosités de l'endroit (1).

Quittez la grand-route, empruntez un petit chemin oblique et rustique et vous arrivez à l'un des hauts lieux de l'art belge actuel: une ferme. Félix De Boeck y est né le 12 janvier 1898, et c'est là,

sur cette vieille terre brabançonne, héritage de ses parents, qu'il vit depuis toujours. Ferme ancestrale qu'il n'habite pas seulement en artiste et en amateur de la nature, mais qu'il cultive tout au long de la semaine et dont il a vendu pendant tant d'années les produits à la capitale. Et c'est un trait à retenir: bien qu'il ait fait ses humanités anciennes et suivi les cours d'art de l'Université de Bruxelles, De Boeck est un rural et, fidèle, a voulu le rester. Il a voulu garder le contact avec la nature, avec tout un monde d'êtres et de choses familiales et familières, avec la terre

mystérieuse, les animaux, les plantes, les éléments: vent, pluie, neige, incendies des soleils couchants. Tout cela se retrouve dans l'œuvre de l'artiste. L'homme vous apparaît de bonne race, grand, imposant, le geste large et généreux. Et aussitôt rassurant. Grâce d'abord à une neigeuse barbe, dont la soyeuse abondance cerce son noble visage, et au foyer réchauffant d'une éternelle pipe. Puis, derrière les lunettes, il y a ce regard qui, sans doute, est celui, malin et perçant, de l'homme de la terre, de celui à qui l'on



Orage nocturne.

n'en conte pas, mais où très vite on discerne la bonté, l'immense compréhension de celui qui a beaucoup vécu et beaucoup souffert. Et s'il est un rural au sens le plus noble du mot, un homme cultivé, un artiste, un homme éprouvé dans des affections chères, De Boeck est un esprit singulièrement ouvert et curieux de toute chose. Personnalité par ailleurs absolument indépendante et qui pratique avec une souveraine aisance cette simplicité si sympathique qui va au-delà des relations protocolaires, au-delà de tout snobisme, vers les réalités humaines vraies

et profondes. Enfin, au risque d'être indiscret, il faudrait dire l'époux, le père de famille, — songez à un Anne Verhors moins dominateur! — l'ami, le sage...

Cependant, quand Félix De Boeck, cet authentique fermier, trouve-t-il le temps d'être artiste et peintre? S'il travaille pendant la semaine, le dimanche le maître de Drogenbos est invisible. C'est pour lui le jour deux fois saint: le jour du Seigneur et le jour consacré à l'art, à sa peinture. Ainsi, depuis cinquante ans, le dimanche De Boeck peint, a peint des centaines de tableaux, qu'on

peut voir chez lui, dans nos musées, chez les amis et collectionneurs, qu'on a pu voir dans nombre d'expositions (Paris, Bruxelles, Louvain, Ixelles, Maelines, Ostende).

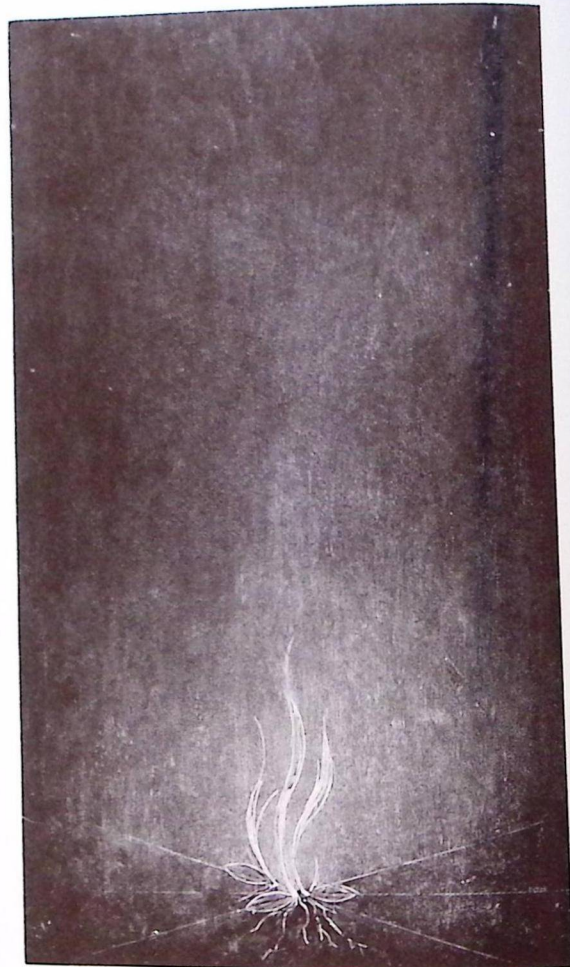
Le résultat: un univers. Des portraits, des paysages, des natures mortes, des tableaux religieux, que sais-je encore. En fait, l'œuvre de De Boeck, comme celle de tout grand artiste, est l'expression de sa vie, des hommes et des événements qui l'ont traversée et touchée. D'ailleurs, on s'en doute, après plus de cinquante ans, cette œuvre est infiniment variée et diverse, ou, si l'on

veut, et en dépit de certaines constantes, on y peut discerner une longue et multiple évolution. En gros, dans sa jeunesse, De Boeck a été un instant séduit par l'impressionnisme, puis, touche moins analysée, plus massive, par le fauvisme ou l'expressionnisme. Et de ceci Van Gogh n'est pas absent. Dans les années qui suivent immédiatement la première guerre mondiale, avec Servranckx, Peeters, Flouquet, Van Tongerlo, De Boeck, on l'oublie quelquefois, est dans notre pays l'un des promoteurs de l'art abstrait (2). Titres significatifs: *Espace*, *Nocturne*, *Galaxie*, *Gouffre*, *Mer Abstraite*. Œuvres qui, devant nos yeux ébahis, ouvrent et découvrent des perspectives étonnantes, presque effrayantes. Loin de s'enfermer dans son coin de terre brabançonne, De Boeck, peintre cosmique, s'est ouvert aux rythmes du vaste monde. Rien d'anecdotique, un dépouillement absolu. Des lignes horizontales et obliques, des tons en accord avec cette immensité. N'a-t-on pas dit de ces tableaux qu'ils représentent dans l'œuvre du maître une genèse? « La terre était informe et vide, les ténèbres couvraient l'abîme. » Vide que, tout comme dans l'autre genèse, la main puissante du créateur va peu à peu peupler. Lui aussi créera lumière et couleur, les eaux et les terres, les animaux et les plantes, et, couronnement suprême, l'homme.

Pourtant, De Boeck se souviendra toujours qu'il fut un peintre non figuratif, qu'il a été séduit par la netteté, la précision de la ligne et du dessin, la pureté absolue de la couleur. En témoignent le *Paysage abstrait*, ses *Vergers sous la neige*, ses vues, géométriques et raffinées, de *Drogenbos*, où, sous un ciel piqué d'étoiles, s'étale la plaine brabançonne, où l'on distingue l'église, la ferme de l'artiste, et, à l'avant-plan, symbole de la vie moderne, une voiture arrêtée, le tout relié par des lignes, fils mystérieux et purs, à la clarté des astres. Paysages nets et précis, qui pourtant invitent au rêve...

Au reste, n'est-ce pas à cette même veine qu'appartient tel tableau religieux, notamment une *Madone à l'enfant*, ou tel autoportrait? Œuvres où la matière est réduite au minimum, désincarnée, spiritualisée. Une gageure. Phase et veine abstraite. Cependant, cet artiste-fermier, qui vit si proche de la nature, est lentement repris par le

réel et par tout ce qui l'entoure, dans lequel il vit. Témoins, le solide *Cochon*, le robuste *Taureau*, l'ardent et rouge *Combat de Coq*, la *Fourmi* si fine. Au reste, l'âme franciscaine de l'artiste entoure de sympathie et d'affection les plus humbles compagnons de notre quotidien labeur et les fait revivre dans son œuvre: le lapin, le pigeon, l'hiron-



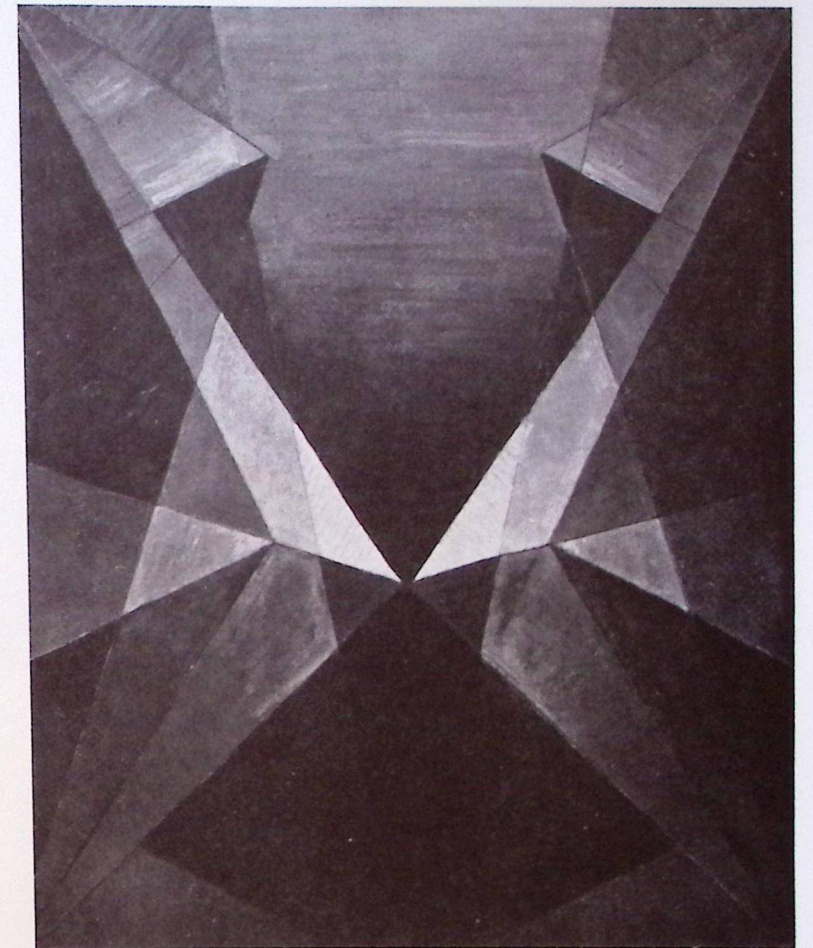
Germination.

delle, la mouette, l'obscur taupe, la mystérieuse chauve-souris.

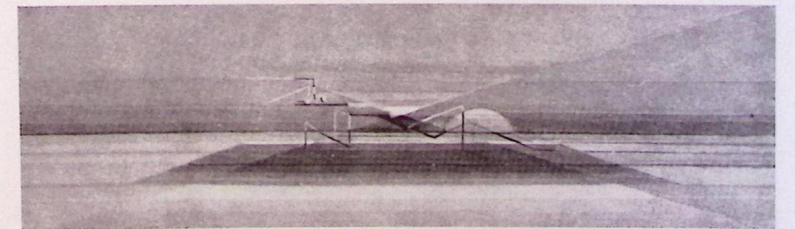
Non seulement les animaux, mais la vie de la ferme, ses peines, ses travaux. Et voici la *Fenaison*, les *Meules*, la *Chute des Feuilles* et, couronnant le tout, le grandiose *Triptyque du Travail*, où successivement se détachent, généreuse, largement ouverte en un geste de lumière, la main du semeur (*Semilles*), la bêche, si profondément apte à creuser les richesses de la glèbe (*Labourage*), enfin la main et l'outil de la *Fenaison*. Chaque élément, sans cesser de plonger dans le réel, s'élève à la hauteur d'un puissant symbole. Puis l'horizon s'élargit. Et ce sont les nombreux tableaux de Drogenbos, le village natal et aimé, groupé autour de sa vieille église. C'est Beersel et son château, le paysage de Tourneppe. La ville elle-même n'a pas échappé à ce campagnard. Ainsi, se dresse devant nous le gigantesque et tourbillonnant *Coucher de soleil sur la ville*.

L'horizon s'élargit encore, jusqu'aux éléments. Je songe à cet *Orage nocturne*, sauvage et bouculé, à ce frêle et délicat *Verger sous la neige*, à *Germination*, où l'artiste, avec ferveur et tact, nous fait voir combien intensément il sent la vie humble et sourde de la nature en gestation, au *Bourgeon* qui, parmi les chauds mystères du printemps, s'ouvre prudemment aux merveilles de la vie. Et n'oublions pas cette extraordinaire, presque imperceptible *Pluie*. Ici encore transparait une âme franciscaine: notre sœur la pluie, la bienfaisante et amicale pluie...

Cependant, de toute évidence, dans l'œuvre de De Boeck, l'homme occupe une place majeure. Il nous faut donc dire un mot du portraitiste, qui, nul doute, est extraordinaire de pénétration et de sagacité. Portraits réalistes? Oui, en ce sens que De Boeck vise à la ressemblance. « Je n'aime pas qu'on abîme l'homme » (Saint-Exupéry). De Boeck pense de même. Sans pour cela viser à la beauté formelle des Italiens, jamais il ne déforme le visage humain.



Ci-dessus: Gouffre; ci-dessous: La Fourmi.





Enfantement.

Au demeurant, on vise à tout autre chose qu'à la similitude physique. Les portraits de De Boeck ne sont nullement des photographies. Par un jeu savant et subtil du coloris et du dessin, des ombres et de la lumière, ils sont tout autant, ils sont avant tout effort pour saisir un être vivant, une âme, pour rendre cette *aura* mystérieuse qui entoure tout être humain, qui émane des profondeurs.

Or, a-t-on jamais fini de scruter une âme? Ce qui explique sans doute que De Boeck ne se lasse pas de reprendre, avec un coloris différent, c'est-à-dire dans une autre atmosphère, un même portrait. Non pour le plaisir de saisir une impression fugitive, mais pour s'approcher toujours davantage d'*Anima* « qui a apporté la dot et qui fait vivre le ménage ». Bref, dans tout portrait de De Boeck il y a une présence et une présence venue des profondeurs.

En particulier, on songe ici à tant d'autoportraits où, de face ou de profil, l'artiste nous regarde d'un œil perçant et interrogateur. Autoportraits dépouillés, sans accessoires, sans pittoresque, sans colifichets de la vanité. Au reste, De Boeck s'intéresse à ce qu'il y a de plus révélateur en l'homme, au visage, au seul visage. On songe aux portraits de Rembrandt, quand le vieux maître, à la fin de sa vie, brisé par les ans et les soucis, vous regarde et vous interroge longuement. De Boeck aussi nous regarde, nous dit ses certitudes et ses apaisements, mais aussi ses inquiétudes et ses angoisses. Il nous interroge et interroge longuement les destins. Malgré les assurances de la foi, a-t-on jamais fini de s'interroger et de scruter le mystère qui nous entoure? « Descendre en soi-même, c'est la plus grande terreur de l'homme » (Péguy). Ce n'est certes pas celle de Félix De

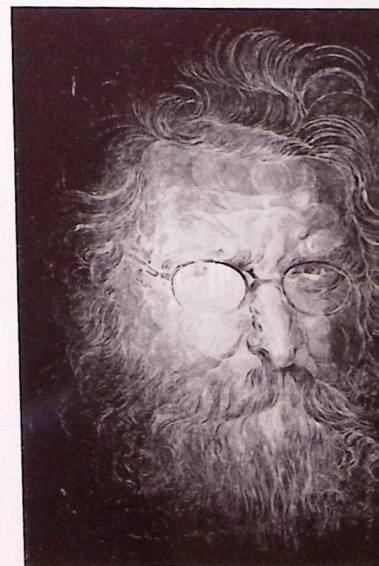
Boeck. N'est-ce pas de ces descentes et de ces fouilles dans les profondeurs qu'il a ramené ce qui donne à ses portraits leur poids durable?

Autoportraits. Portraits des êtres qui lui sont particulièrement chers. De la mère de l'artiste, « en l'extrême hiver de son âge ». Portraits de Marieke, l'épouse bien-aimée, dont les traits ont été fixés à jamais avec bonheur et douceur. Portrait de Marcelle, aux yeux d'une tristesse navrante...

Portraits aussi, combien saisissants, de personnages qui, d'une manière ou d'une autre, ont joué un rôle dans la vie de l'artiste: Van Gogh, Romain Rolland, Ghandi, Charles Plisnier, Jean XXIII, tant d'autres. Portraits de paysans brabançons. « Ah! les portraits de paysans de la main d'un De Boeck! Combien expressifs! pénétrés! basanés! craquelés! recuits! *sillonés!* Visages de gens de la terre, qui ont sur eux soleil,



Ci-contre: Marieke; ci-dessous: Portrait du peintre.

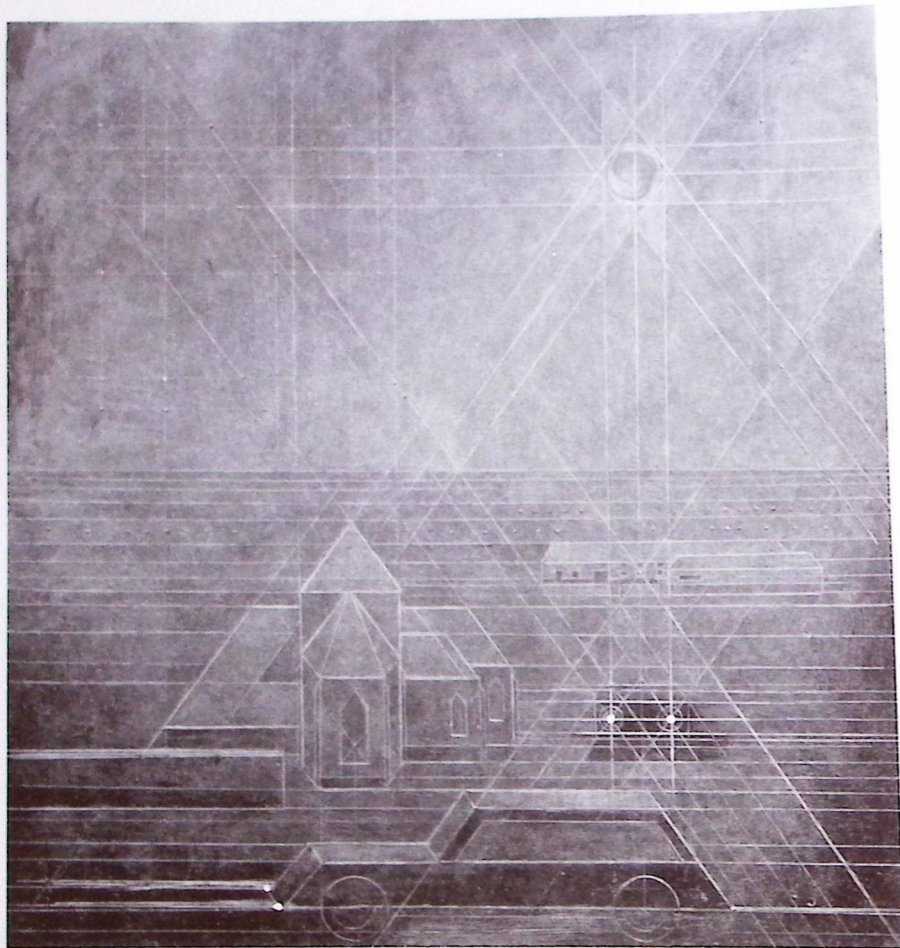


sueur, traces, poussières... » (Henri Pichette, dans *Les Lettres Françaises*, 1952, n° 380).

J'allais oublier les enfants. L'enfant n'est pas enfantin, a-t-on dit. Est-il un peintre qui, comme De Boeck, ait su rendre l'âme vraie de l'enfant? Ce qu'il peut y avoir de grave, d'annonciateur de l'homme dans un visage d'enfant, nul ne l'a mieux saisi et dit que le maître de Drogenbos.

Devant tant de portraits et d'autoportraits, la réflexion de Camus revient en mémoire: « Tous les personnages de la grande peinture laissent croire qu'ils viennent de s'immobiliser et que, par le miracle de l'art, ils continuent d'être vivants, en cessant d'être périssables. » Créateur comblé, magicien heureux, De Boeck réalise cette merveille: faire vivre devant nous, en profondeur, une galerie de portraits inoubliables et dignes des plus grands.

Si, dans l'histoire de la peinture, il est des artistes qui sont avant tout coloristes, d'autres estiment avec Ingres qu'un tableau bien dessiné est un tableau achevé. Qu'en est-il pour De Boeck? Nul doute, il s'inscrit dans la grande tradition des coloristes flamands. Avec la plus déconcertante aisance il use des couleurs et des nuances les plus variées, et passe, pour ainsi dire, d'un extrême à l'autre. Voici un tableau aux tons ardents et chauds, presque explosifs; dans tel autre, la couleur s'apaise, se spiritualise, laisse paraître, presque dominer la limpidité du dessin. Ailleurs, c'est le contraire. Dans un coloris admirable et dominant, s'inscrit un jeu subtil d'arabesques. En effet, coloriste étincelant, De Boeck est tout aussi bien un dessinateur fervent et acharné. Même dans les portraits se déploie un incessant lacs de lignes, de courbes et de contrecourbes qui,



Drogenbos.

sous le coloris et dans le plus petit trait, fait sourdre et sentir les moindres pulsations de la vie. Au reste, quelle maîtrise dans les innombrables dessins accumulés au long des ans? On est fasciné, tant par la sûreté du trait que par la finesse et les multiples nuances. Union étroite du coloris et du dessin, d'où résulte un rythme éblouissant. Certaines œuvres ne sont-elles pas avant tout rythme? Illustrations exemplaires

de ceci: la *Danseuse*, la *Danse*, *Chute de la feuille*. Tableaux qui, par l'union étroite de la couleur et de la ligne, ne sont que branle et mouvement. Ainsi pourrait-on dire qu'en De Boeck se réconcilie la vieille querelle de la couleur et du dessin. En cette année 1968 Félix De Boeck est entré dans sa soixante-dixième année. Par son abondance, sa diversité — dont nous n'avons pu évoquer que quelques

aspects majeurs —, par sa qualité, il a réalisé une œuvre considérable (3). Comme tout grand artiste il est le créateur d'un univers où tout de l'homme se reflète et se retrouve: ses inquiétudes, ses angoisses, ses joies, ses bonheurs devant la vie, les événements, les éléments, le monde de l'âme et de Dieu. « Respecter, aimer, admirer, c'est s'amoindrir », a dit Léautaud. Nul doute, respecter, aimer, admirer le maître de



Le pape Jean XXIII.

Drogenbos, c'est se grandir. Tout véritable artiste ne nous invite-t-il pas à nous hausser au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de nos petites choses, de nos mesquineries, de la « vie quotidienne »? Tout grand artiste n'est-il pas un de ces phares, un de ces appels angoissés dont parle Baudelaire, qui éclairent et guident la marche difficile et incertaine des hommes?

C'est un phare allumé sur mille citadelles, Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois.

Nous avons vu et entendu. Pour tant de lumière et de clartés, pour tant d'appels éclatants, merci.

(1) Pour plus de détails on consultera Constant Theys, *Geschiedenis van Drogenbosch*, Brus-

sel, 1942. On y verra (p. 112-113) que Félix De Boeck est le seul peintre natif de Drogenbos. Par contre, pas mal d'artistes y ont résidé et vécu. Ainsi, Louis Thévenet et Paul Craps, dont De Boeck suivit les cours de dessin.

(2) Voir *L'Art en Belgique, Les Peintures Abstraites*. Editions de la Fondation Cultura, avec une introduction de Jean Dyrpréau (p. 3-45).

(3) De nombreux travaux et articles ont paru sur De Boeck et son œuvre. L'ouvrage le plus important est le magnifique album, avec illustrations en couleurs et en noir, de J. Walravens, *Félix De Boeck*, qu'on peut se procurer chez M. J. Huysmans, Maison Tallon, 2 chaussée d'Anvers, Bruxelles 1.

En dépit de nombreux remaniements, le Palais d'Egmont forme un ensemble assez homogène d'une belle ordonnance classique.

La statue de Charles Joseph de Ligne, due au ciseau de John Cluysenaer.



Evocation dans un parc

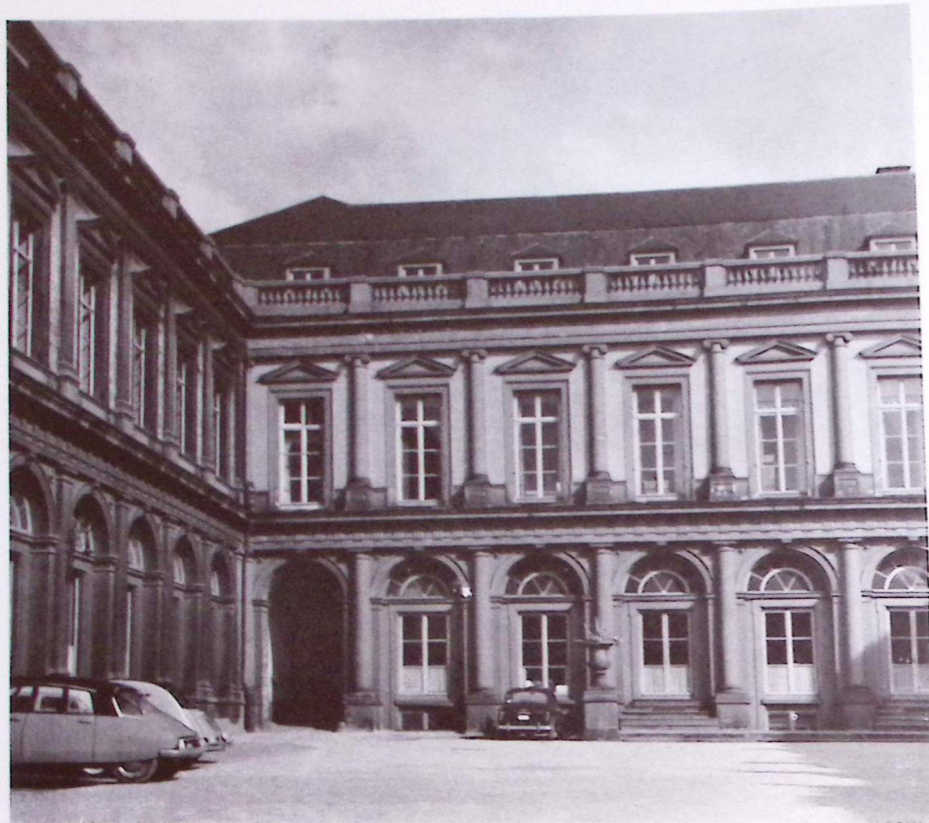


par Yvonne du JACQUIER,
archiviste-conservateur de
l'Hôtel Charlier

Dans ce Bruxelles, de plus en plus terne, où disparaissent les frondaisons et les chants d'oiseaux, dans ce Bruxelles qui, jour après jour, se dés-humanise, il reste encore quelques îlots de verdure; ce sont les dernières retraites de ceux que leur travail retient en ville mais qui, néanmoins, désirent, de temps à autre, se retremper dans un coin de nature, si petit fût-il. Le jardin du Palais d'Egmont compte parmi les plus délicieuses oasis de notre capitale. Seuls les initiés le connaissent, car il est enserré dans un quadrilatère de maisons. Probablement jadis fut-il plus vaste et l'on s'étonne de voir, en une aire aussi restreinte, des chênes, des acacias, des tilleuls,

des hêtres, des érables, des marronniers. Les enfants des quartiers proches peuvent jouer à l'abri des voitures, tandis que leurs mamans parlent ou lisent sur un banc. Le Palais, dit-on, renaîtra; pour le moment, il a piètre mine, avec ses vitres brisées et son air d'abandon. Le bâtiment primitif fut édifié sur une partie de l'ancien Pré aux Laines, pour Françoise de Luxembourg, princesse de Gavre, en 1548. Les travaux furent achevés par son fils, Lamoral d'Egmont, celui-là même qui devait mourir sur l'échafaud, victime du fanatisme espagnol. Rien à l'époque ne faisait prévoir cette fin tragique et, en 1564, l'élégant comte d'Egmont organisa, de-

vant sa demeure toute neuve, un tournoi, à l'emplacement de l'actuel square du Petit-Sablon. Le domaine passa par mariage à la famille d'Arenberg. Vers le milieu du XVIII^e siècle, Léopold Philippe Charles d'Arenberg fit transformer profondément l'immeuble suivant des plans que l'on croit être dus à Servandoni; la partie du fond et l'aile droite dateraient de cette époque; toutefois, l'aile droite, incendiée en 1891, a de nouveau été remaniée. Quant à l'aile gauche, elle fut élevée par l'architecte Suys en 1835. Malgré tous ces bouleversements, l'ensemble est d'un style classique assez homogène. Jusqu'à la fin de la guerre 1914-1918,



Palais d'Egmont : Cour extérieure.

Le palais servit de résidence de ville aux princes d'Arenberg qui y organisèrent des réceptions select. Aujourd'hui, dans la cour d'honneur, vers les jardins, cinq statues mélancoliques, près de vasques vides, semblent rêver aux splendeurs passées. A gauche, une petite loggia fut, sans doute naguère, le refuge de quelques belles qui, abandonnant livre ou tapisserie, regardaient les massifs proches. Hélas! ces beaux yeux sont éteints et la loggia est close! Jusqu'il n'y a guère, ce jardin avait conservé son environnement et, lorsqu'on y déambulait, on pouvait oublier que, non loin de là, des buildings aussi inesthétiques qu'orgueilleux, s'élevaient

dans le ciel bruxellois. Mais la marée montante a atteint le vieux parc et un gratte-ciel étend son ombre massive sur les parterres. Il garde pourtant encore beaucoup de charme, ce jardin qui vit passer non seulement l'aristocratie des Pays-Bas, mais aussi des hôtes importants comme Christine de Suède, Louis XV, le marquis de Prié (de triste mémoire); il accueillit Cobenzl, Charles de Lorraine, Voltaire et aussi ce prince Charles Joseph de Ligne dont la statue se dresse sur une pelouse, à l'ombre d'un marronnier. On les imagine volontiers, ces deux lettrés sceptiques et diserts, maniant le paradoxe sous les ombra-

De tous les êtres d'exception qui furent en ces lieux, Charles Joseph de Ligne a notre prédilection; il était né à Bruxelles, le 23 mai 1735, en l'hôtel familial, proche de Ste-Gudule. Sa mère étant morte jeune et son père se souciant peu de lui, l'adolescent fut livré à lui-même. Il était séduisant et intelligent; élève de M. de la Porte notamment, il eut cette érudition raffinée qui marqua le XVIIIe siècle. Il n'en fallait pas davantage pour faire son chemin dans cette société brillante où, malgré les guerres, toute l'Europe était une vaste Cour; une élite éclairée voyageait entre Paris et Vienne, en faisant escale à Bruxelles. Louis XV régnait sur la France... et Mme de Pompadour régnait sur



Dans le jardin du Palais d'Egmont, statue de Peter Pan, par Sir George Framton.

Louis XV. Marie-Thérèse réalisait la prouesse d'être une épouse exemplaire, une mère accomplie et une souveraine exceptionnelle. A Bruxelles, le comte de Cobenzl, Ministre plénipotentiaire, tenait table ouverte en son hôtel de la rue aux Laines, voisin du Palais d'Egmont. A travers les feuillages, la vue portait sur Bruxelles. Le comte était ami des arts, protecteur des lettres; les beaux esprits fréquentaient ses salons; Charles Joseph de Ligne était du nombre, tout comme il était familier de Charles de Lorraine, notre gouverneur. Charles Joseph de Ligne fut le type même de l'Européen tel que le concevait le XVIIIe siècle: chambellan de

François de Lorraine à Vienne, il fut aussi un habitué de Versailles. Malgré l'inconfort des routes et la lenteur des voyages, il se partageait entre Paris, Vienne, Bruxelles et son cher domaine de Belœil. Il fut à Londres, en Allemagne, en Italie, en Suisse et en Russie, soit en mission, soit par goût tout simplement. Joseph II lui fit confiance, comme l'avait fait Marie-Thérèse, mais sous l'empereur Léopold, son étoile pâlit quelque peu. Officier de valeur, courageux et apprécié, il ne parvint cependant au grade de feld-maréchal qu'en 1807: il avait 72 ans; ce fut, semble-t-il, plus un honneur platonique qu'un couronnement de carrière militaire.

Ruiné par l'invasion française dans les Pays-Bas, Charles Joseph de Ligne se retira à Vienne, sur les hauteurs du Kahlenberg, dans une maison exigüe à une pièce par étage. Stoïque dans le malheur, cet épicurien appela sa modeste demeure son « bâton de perroquet ». Malgré les fauteuils quelque peu boîteux et les velours rapés, il s'y montrait aussi grand seigneur qu'aux jours fastes de son existence. Anna Eynard qui accompagna son mari au Congrès de Vienne, nous le montre grand, bien bâti; son esprit était resté vif, sa politesse recherchée, son obligeance extrême. Elle ajoute: « Son salon est horrible, son escalier une échelle, ses chaises en paille, mais on y



A Vienne, au flanc du Kahlenberg, repose le prince Charles Joseph de Ligne.

cherche le prince de Ligne et on oublie tout le reste. Son antique femme, assise dans un fauteuil, offrait tout le vénérable qui manquait au prince.» (Il avait épousé par ordre Françoise de Liechtenstein qui manquait d'attrait, mais avait trouvé de larges compensations auprès de maintes belles).

Pour arrondir un budget qui rétrécissait comme peau de chagrin, il écrivit ses « Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux », mémoires qui passionnèrent l'élite européenne.

Au cours du Congrès de Vienne où se coudoyaient des gens si divers, le prince de Ligne représentait le XVIII^e siècle dont, après les rigueurs de la révolution et les campagnes napoléoniennes, on avait oublié tous les abus pour ne se rappeler que le charme, l'élégance, l'esprit.

Tandis que Schoenbrunn, la Hofburg et tous les palais retentissent de valses et de gais propos, Charles Joseph de Ligne s'éteint, le 15 décembre 1814. Le monde s'apprêtait à partir sur des bases nouvelles, mais le feld-maréchal, l'encyclopédiste, le mondain impénitent qui fut de toutes les fêtes, abandonne la scène.

Il repose dans un petit cimetière, au flanc du Kahlenberg.

Le 27 juillet 1935, M. Bovesse, Ministre de l'Instruction publique, en présence de la famille de Ligne et de nombreuses personnalités, présidait à l'inauguration du monument qui orne la pelouse du jardin d'Egmont.

La Belgique, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, voulait rendre hommage à ce prince de chez nous qui, par son esprit, son allure de grand seigneur, ses prouesses militaires, avait porté à travers l'Europe le renom de notre pays.

On choisit cet emplacement parce que le Palais d'Egmont est le dernier survivant des somptueux hôtels qui s'élevèrent sur l'ancien Pré aux Laines (Hôtel de Culembourg où fut signé le Compromis des Nobles, Hôtel de Bournonville qu'habita Cobenzl, Hôtel de Tour et Tassis, entre autres).

La statue, due au ciseau de John Cluysenaer, représente un prince de Ligne jeune, d'allure dégagée. M. Bovesse, dans son discours, dit notamment: « Quand je l'évoque, je le vois plus vieux, très vieux, à Vienne, à la veille même de cette fête suprême qu'il donna à l'Europe assemblée: ses funérailles. » Et, citant Dumont-Wilden, le ministre ajoute: « Ce qu'on portait alors en terre, c'était toute la grâce d'un siècle et d'un monde, le témoin de la vieille Europe ».

Depuis plus de 30 ans, le monument de Cluysenaer est là, dans ce parc que hanta Charles Joseph de Ligne, mais les aïres ont changé et, comme nous le disions au début de cette chronique, la marée d'un modernisme agressif est montée jusque là. Au milieu d'une pelouse, Peter Pan — qui s'en moque — sourit à ses animaux familiers: écu-reuils, grenouilles, escargots, musaraignes et colombes.

Charles Joseph de Ligne paraît menu, presque une ombre près du building tout neuf dont seuls le séparent un marronnier et quelques taillis: habit simple, cheveux au vent, il semble arrêté dans sa promenade par les bruits insolites qu'il perçoit; il tourne légèrement la tête vers la terrasse mondaine où jacasse une clientèle cosmopolite. Son visage est mi-sérieux, mi-souriant comme si — après un bref mécontentement — il retrouvait, par-delà cent cinquante années, l'écho des fêtes européennes dont, adolescent, homme mûr et vieillard, il fut l'un des plus brillants ornements.



Mais où sont les chevreuils d'antan ?

par Gilbert NINANNE

AFIN de tailler en pièces le jugement sévère que j'ai dû prononcer lors de la recherche des chevreuils à l'automne passé, j'ai rassemblé mes souvenirs pour localiser la région la plus giboyeuse. Ce but, signe encourageant, n'est autre que le vallon des Chevreuils à Groenendael. Peu après huit heures, je quitte Boitsfort. Dès la drève du Comte, les taillis bordent mon chemin jusqu'à l'avenue Dubois. Le temps est doux, brumeux, dans le même ton que cet hiver nul. Le chant des oiseaux, les petites feuilles aux lianes, le premier tussilage doré, me portent davantage dans une forêt printanière qu'en celle d'un hiver attendu vainement (1).

Cette atmosphère tend à me faire oublier le but de cette nouvelle incursion profonde dans la sylve, à savoir, uniquement la recherche du chevreuil.

En rapport avec la clémence de cette saison, je me réjouis de ce que le gibier n'aura pas souffert de la faim et qu'ainsi rien en ce sens ne justifiera son absence.

Contournant le plus long doigt de l'étang de la Patte d'Oie, à travers les taillis bleutés, je domine bientôt le sentier de la Sapinière Preumont. Là, paisiblement, je scrute les profondeurs infinies des bois. Le calme absolu des lieux, l'heure peu avancée, sont autant de chances pour que je voie au plus tôt ces bestioles tant souhaitées. Rien en vue.

Je descends rejoindre le sentier. Je marche, je marche, dans une des régions les plus sauvages de la Forêt de Soignes.

Me voici à la Grande Espinette. Il y a plus d'une heure et demie que je suis en route et, inexorablement, je m'apprête à conclure une nouvelle fois sur la raréfaction du chevreuil.

C'est alors que sur une colline, à moins de cent pas de moi, deux derrières tout blancs fuient mon passage. Enfin, cette fois, je les vois! Ces deux chevrettes légères, élégantes, souples, bondissent calmement au-dessus des broussailles rabougries. Je les perds rapidement de vue, devant moi-même franchir une clôture, un ruisseau, puis gravir la colline. Arrivé au sommet de celle-ci, je cherche mes deux chevrettes afin de les admirer encore. Ce faisant, je suis tenté de porter une opinion moins sévère sur la disparition du gibier.

Mais aussitôt, je me ravise. Certes, je n'ai pas pensé un seul instant qu'en 1967 il ne serait plus possible de voir un seul chevreuil en Forêt de Soignes. En 1970 sans doute en sera-t-il ainsi au train où l'on va à transformer la forêt en parc. Deux bêtes en deux heures de recherche sérieuse, c'est quand même peu.

J'amorce le retour vers Boitsfort tout en méditant sur cette situation. A travers bois, négligeant tout sentier, je pénètre dans le Haras d'Antoine de Bourgogne, superficie m'ayant naguère offert un gibier abondant que je venais voir à loisir en même temps que des levers de soleil mémorables.

Là encore, tout simplement, trois chevreuils traversent un taillis, m'aperçoivent, obliquent dans la futaie et pénètrent à nouveau dans les jeunes arbres dénudés. A ce moment, comme pour

saluer cette « résurrection », le soleil perce la brume et illumine de vieilles hêtres luisants de rosée, les grands mélèzes vaporeux, les hautes herbes mortes.

Tout n'est donc pas perdu puisqu'il est encore possible de voir cinq chevreuils en quatre heures de forêt. Oui, mais le réalisme m'oblige à modérer ma joie. Dans cette zone, tout particulièrement giboyeuse, dix ans auparavant, sur ce même laps de temps, j'aurais vu de huit à dix bêtes. Cela, je l'affirme.

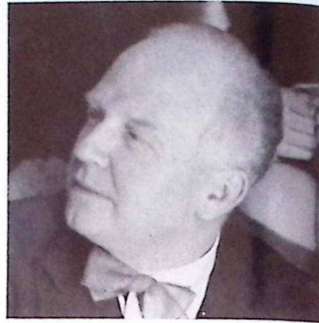
Pendant que je contourne le refuge de ces trois chevreuils, des cavaliers au grand galop complètent une ambiance chère à la recherche de l'âme forestière. Les trois cervidés m'ont repéré et fuient calmement, s'arrêtent un peu plus loin et m'observent, leur belle tête droite, exemple de noblesse naturelle. Je crois que je leur souris, ou du moins je souris à la joie qu'on retrouve quand on craint de tout perdre et que le malheur a fait halte.

Le lendemain, c'était un dimanche, les passionnés de mazout et de transistors avaient envahi la forêt. Bien à l'air (?) derrière les vitres de leur auto, quelques-uns d'entre eux ont pu apercevoir trois curieuses bêtes qui fuyaient éperdument, pourchassées en tous sens, ne sachant comment atteindre la sécurité d'une sapinière qu'elles apercevaient pourtant très proche.

Ces trois chevreuils complétaient brillamment ce bilan positif de huit bêtes, mais rappelaient dans quelles conditions celles-ci devraient bientôt vivre ou mourir.

(1) voir aussi Brabant n° 6/1967.

Noble figure de
musicien brabançon



Pierre Moulaert

nous a quittés

par Max VANDERMAESBRUGGE

Il n'est pas un musicien belge qui, à l'annonce du décès de Pierre Moulaert, n'ait été frappé de stupeur; il n'est pas un seul de ses proches qui n'ait douloureusement ressenti sa disparition, prématurée et combien trop cruelle.

Mais quels sont donc tous ces amis qui le pleurent, en pensant aux rayonnants contacts qu'il a pu nouer avec eux? Quels sont donc tous ces artistes qu'il a formés, guidés, critiqués, et qui ne peuvent oublier sa culture, sa finesse et son jugement? Surtout, qui est-il, lui qui apparaît comme une figure polyvalente, une sorte d'esthète à la recherche d'une intemporelle vérité musicale?

Pierre Moulaert était, foncièrement, un musicien, mais un « musicien de

toutes les musiques », personnage épris d'art sous toutes ses formes. Il était sensible à la ligne architecturale comme à la courbe mélodique, à la couleur picturale comme au timbre des sonorités, à la métrique de la poésie comme à celle du rythme musical. Il lui était difficile de dissocier les arts les uns des autres et tout, en lui, reflétait cette union vers une expression humaine unique.

Ceux qui lisaient les critiques qu'il publiait depuis 1935 dans un grand quotidien bruxellois, savent combien il s'attachait à l'unité des spectacles lyriques qu'il était amené à commenter: chant, danse, orchestre et décor n'avaient, pour lui, de vraie signification qu'à partir du moment où ils s'interpénétraient pour concourir à un ensemble.

De même, ceux qui l'ont connu comme professeur de solfège, de violon ou d'harmonie, n'ignorent pas le sens musical qu'il donnait à son enseignement: même chargé de problèmes techniques, le son, dès l'instant qu'il était énoncé, devait prendre son orientation musicale afin de provoquer l'émotion esthétique. Si cette optique paraît relativement courante pour l'enseignement d'un instrument ou d'une discipline préparatoire à la composition, elle l'est beaucoup moins pour le solfège, qui a déjà traversé toutes les conceptions — même celle qui consiste à ne pas avoir de méthode du tout!

C'est justement sous une apparence d'absence de préjugés méthodologiques que Pierre Moulaert cachait sa force: il était à l'affût des impondérables, comme si l'opportunité de ses réactions eut été une raison d'être de sa subtilité d'esprit.

Aussi, était-il ouvert à toutes les tendances, comme compositeur autant que comme critique musical. Il n'aurait jamais reproché à quelqu'un de ne pas écrire la même musique que lui; mais ce qu'il requérait des autres en matière d'expression, de goût et de style, il commençait par l'exiger de lui-même. C'est ainsi qu'il comprenait tous les problèmes de l'exécutant et du créateur: il était, avec eux, impitoyable, à partir du moment où ils avaient failli à leur mission. Encore une fois, il restait, dans ce cas, très exigeant sur la manière d'exprimer ses réserves qui, toujours justifiées, devaient se maintenir dans une parfaite correction de forme. Ce respect des artistes, en même temps qu'une grande notion des styles et des esthétiques, conféraient une autorité significative à ses avis; ceux-ci, tout au long de sa carrière, prirent une valeur précise dans la vie musicale bruxelloise, à laquelle il a consacré le meilleur de lui-même, en compagnie de sa chère épouse.

On l'a vu partout où musique se faisait, mais on l'a rencontré également au

théâtre et au cinéma, car lui-même a consacré à la scène une grosse part de sa production. Déjà avant la guerre — il était né à Saint-Gilles, en 1907 — il composait de la musique pour des films documentaires de Storck et Cauvin, et le théâtre parlé le tenta bien vite: les pages qui l'ont rendu célèbre sont des musiques de scène pour le Théâtre National (« Pelléas », « Barrabas », « Peau d'Ours... »), pour les Théâtres des Galeries et du Rideau de Bruxelles, ainsi que pour les spectacles de Beersel, qu'il affectionnait particulièrement. Il y avait là une ambiance spéciale, qu'il savait si bien auréoler de quelques sonorités d'époque — avec juste ce qu'il faut de modernisme — pour créer le dépaysement le plus total du spectateur.

Il a laissé aussi de très jolies partitions de ballet: la première fut une simple orchestration des « Papillons » de Schumann, dansée en 1940 à la Monnaie, dans un décor de son frère René. N'oublions pas que Pierre Moulaert fut violoniste dans ce théâtre pendant une quinzaine d'années et qu'il se fit là une culture musicale des plus complètes, à l'époque des grandes premières au rentissement international. Quand, en 1956, il participe à cette splendide œuvre collective de dix compositeurs belges qui écrivirent « Les Bals de Paris », il songe, au fond, à diverses pages plus importantes encore. Et ce sera l'éclosion d'une « Sérénade » pour grand orchestre, créée au Conservatoire de Bruxelles en 1957, d'un charmant « Concertino pour flûte, hautbois et cordes », écrit pour le dixième anniversaire des Amitiés Artistiques, et d'un « Quatuor à cordes » d'excellente facture, puisqu'il obtint le premier prix de la Province de Brabant, en 1959.

C'est l'occasion de redire l'importance de ce concours, qui n'en est plus à découvrir les jeunes talents, mais bien à consacrer de réelles valeurs parmi nos compositeurs brabançons. Cette récompense permit à Pierre Moulaert de repartir vers de nouveaux horizons, qui le conduisirent, en 1964, à

l'accession au grade de professeur d'harmonie au Conservatoire de Bruxelles; en 1965, à l'obtention du prix Sylvain Dupuis pour la musique de scène, et à la création, à la Société Philharmonique, des « Séquences » pour grand orchestre — qui lui avaient été commandées par le regretté André Cluytens. Cette dernière œuvre, qui eut été suivie d'une « Saison » si la maladie n'était venue l'arracher à son travail, fut particulièrement appréciée: elle était d'un langage personnel, comme tout ce qu'a écrit Pierre Moulaert; on y retrouvait la limpidité d'écriture de son père Raymond — vieux Brabançon, lui aussi — qui lui avait enseigné les prémisses de l'harmonie et du contrepoint avant de le confier à Joseph Jongen, dans la classe duquel il obtint son prix de fugue en 1931...

* * *

Les années trente! Les débuts de Pierre Moulaert comme professeur, à l'École de Musique d'Uccle; l'enseignement à des amateurs et le contact avec toute une jeunesse avide de culture; l'accession à la direction de cette école, qu'il parviendra, par ses conseils avisés aux professeurs, à hisser au rang d'Académie de Musique, en 1960: bref, toute une inlassable activité qui, plus que les autres, témoigne d'un désir de faire connaître la bonne musique à des générations futures.

Il y a là un aspect profondément humain d'une existence droite, empreinte d'art et de beauté, où les aspirations personnelles s'effacent devant les exigences de la collectivité. Il reste là une trace qu'aucune œuvre, aucun écrit ne peuvent transmettre: nous sommes dans un domaine impalpable où la personnalité de Pierre Moulaert ne laisse que des souvenirs...

Car, si c'est dans les critiques et les compositions qu'il nous lègue, que nous retrouvons son caractère, c'est dans notre cœur et dans celui de ses nombreux amis que nous sentons tout le rayonnement de son âme d'élite.



Le Lieu Dit

par Monique GIERTS

Là où le Brabant semble oublier les limites de la Belgique pour s'appeler « Désert » et ce qui plus est « Les Trois Egyptes », se cache une élégante chapelle qui possède une belle croix moyenâgeuse. La chapelle du Woestijn est située aux confins du territoire de Gooik. Ce coin du Brabant occidental, nommé Payottenland, s'étend entre les vallées de la Dendre et de la Senne. Son sol argileux est spécialement fertile. Les vallées y sont larges, certaines collines encore boisées, les chemins creux bordés de haies, le fumier bien au centre de la cour d'entrée. Il faut monter au Woestijn un matin de juin, quand les nuages blancs passent lentement devant le soleil. La lumière

nuance les blés et donne aux orges des reflets tantôt roses tantôt mauves, auxquels s'opposent les étendues vert bleuté des champs de betteraves. Plus loin les lourdes vaches blanches tachées de noir broutent à l'ombre des saules têtards. Aux détours du chemin tortueux les files de peupliers et les hauts frênes font entendre le bruissement ininterrompu de leurs feuilles. Parfois un chêne isolé ponctue le paysage. Parmi les habitations paysannes on rencontre encore le type de la longue maison basse, comme la ferme grise et blanche habitée par les « Enfants Walraevens »; d'autres, plus importantes, occupent tout un carré en plein champ, telle la « Ferme ten Bergh » appartenant depuis le XVIe

siècle à la famille De Ro. A maints endroits l'œil peut scruter le vaste horizon; il y découvre les flèches pointues de nos sanctuaires ruraux, les champs à perte de vue limités par des hauteurs boisées, dont celles de Vollezele, en forme d'épée, particulièrement imposantes. D'autres hauteurs se devinent: au loin celles de Haute-Croix (Heikruis), du bois de Neigem, de la station géodésique de Kester, appelée IJzerenman. En grim pant encore nous débouchons sur l'ancienne chaussée romaine allant d'Asse à Enghien; elle suit en partie la crête qui sépare les bassins de la Dendre et de la Senne. Un chemin creux, bordé de fermes et d'habitations rurales, toutes ornées d'une niche abritant un cru-

«WOESTIJN» à Gooik



cifix, conduit à la butte au centre de laquelle est bâtie la petite chapelle de la Sainte-Croix. C'est un des rares endroits paisibles... Rien n'y bouge, si ce n'est le vent; aucun bruit n'y parvient, si ce n'est le cri de l'oiseau. Le rêve glisse doucement dans le silence, comme dans une fourrure épaisse. Modeste, blanche et basse, la petite chapelle est encore entourée de vieux pommiers, réminiscence d'une ancienne coutume qui consistait à planter des arbres fruitiers là où reposaient les défunts. Dominé par un amusant clocheton, en forme de pain de sucre, l'édifice émeut par ses proportions harmonieuses. Dans un même axe, les deux pignons à angle aigu, l'un cou-

vrant la nef unique, l'autre coiffant le portail d'entrée, lui donnent ce cachet sobre et élégant à la fois. Le rythme créé par la répétition de ces surfaces triangulaires, d'un étonnant équilibre, en achève la beauté. La construction actuelle, malgré les restaurations du milieu du XVIIIe siècle, semble dater des années 1600 (1). La porte d'entrée en bois conserve la serrure d'époque et le judas. Comme certaines maisons des environs proches datant du XVIIIe siècle, les encadrements des fenêtres et des portes sont en grès assez grossier de couleur verdâtre. Ce grès ou arkose de Tubize, appartenant aux terrains primaires, fut exploité dans la vallée de la Senne jusqu'au milieu du siècle passé. Quelques lourds contre-

forts rudimentaires, trois fenêtres cintrées, éclairant la nef du côté sud; au chevet deux autres fenêtres à arc aigu dont l'une obturée, sont avec la ligne de briques placées en zigzag sous la toiture du portail, les seuls ornements architecturaux. Malheureusement cet édifice tombe en ruine, ce qui est désolant quand on songe à la beauté non seulement du sanctuaire très ancien — une première chapelle en bois pourrait dater des années 1300 — mais encore au site loué par Erasme comme étant un des plus charmants coins d'Europe et peint avec amour par le grand peintre brabançon, Bruegel l'Ancien. En effet, à quelques kilomètres du Woestijn s'étend la vallée de la Pede: peupliers,



La Sainte Croix du Woestijn, face.



La Sainte Croix du Woestijn, détail face: Le Christ

saules, frênes, sentiers tantôt baignés dans la clarté blond doré des avant-plans, tantôt perdus dans la brume bleutée des infinis. On comprend qu'éloigné de cette contrée où règne une telle qualité de lumière, Erasme murmura: « Ah! si le Brabant était plus proche... ». Le paysage demeure inchangé. Espérons que la chapelle, comme tant d'autres édifices de notre patrimoine national, trouvera les moyens de subsister. Les tuiles bleues de la toiture crient vengeance... Dans la nef se trouve un autel baroque portant le millésime 1635; il se compose d'un chapiteau orné de deux têtes blanches d'angelots et de quelques fruits dorés assez raides. Deux fûts de colonnes blanches, coiffées

de chapiteaux corinthiens dorés, le supportent. Au centre de l'autel un grand Christ en bois entièrement recouvert d'or se détache sur un fond neutre. Au pied du crucifix, six chandeliers et deux petites statues en cuivre à demi cachées par les fleurs. De part et d'autre de l'autel, deux portes surmontées chacune d'un vase à l'antique donnent accès à la sacristie qui occupe le fond du chevet à pans coupés. Les murs sont peints en crème, tandis que les arcs doubleaux se détachent en blanc sur une voûte en bardeaux rose et bleu pâle. Le choix naïf des couleurs accentue encore le caractère rustique des lieux. Aux murs, des gravures romantiques retracent le chemin de croix. Chaque dimanche, le petit

sanctuaire ouvre ses portes aux habitants du hameau qui fort nombreux suivent la messe qu'y célèbre le curé de Strijland.

A dix minutes de la chapelle on peut admirer la vieille maison des « Trois Egyptes », belle bâtisse à pignons à gradins du XVII^e siècle, jadis lieu de repos des pèlerins qui, en grand nombre, venaient vénérer la Sainte Croix. Déjà en 1300, le pape Boniface VIII accorda des indulgences aux fidèles qui allaient prier la croix, invoquée spécialement contre tous les maux de l'étable.

L'origine de la Sainte Croix se perd dans la légende, fort poétique d'ailleurs. Il y a bien longtemps, un berger faisant paître ses moutons sur la butte

du Woestijn, y déterra, grâce à ses chiens, une magnifique croix en cuivre jaune rehaussée d'or. Haute de 63 cm, cette croix d'autel et de procession est entièrement ciselée.

Le pied quadrilobe, posé sur quatre pattes d'animaux à griffes, est orné de deux petites statues agenouillées — donateur et donatrice? — accompagnés de leurs armoiries en émail polychrome. Deux nœuds hexagonaux décorent la tige verticale. Entre le nœud supérieur et le pied du crucifix proprement dit, une branche horizontale se déploie; elle porte d'un côté une statuette représentant la mère du Christ, de l'autre l'image de l'apôtre Jean. Sur les quatre bras du crucifix, terminés en forme de fleur de lys, les symboles des évangélistes.

Au centre: un Christ s'affaissant, la tête légèrement inclinée, frappe dès le premier regard celui qui reconnaît à travers une facture précise et une conception simple, la force tempérée de sensibilité. Les pieds cloués par un seul clou, les bras arqués, vêtu d'un périzonium descendant jusqu'aux genoux, l'image du Sauveur qui présente les caractéristiques propres à l'iconographie moyenâgeuse nous apparaît cependant ici, avec ses mains posées à plat et les yeux marqués par une simple incision entre deux bourrelets, d'une hardiesse toute moderne. L'équilibre des masses, joint au modelé d'une qualité très rare, donne à cette statuette beaucoup de grandeur. La



La Sainte Croix du Woestijn, détail du revers.

L'ancienne maison à pignons « Les trois Egyptes »



courbe souple décrite par les bras est particulièrement réussie. Comme pour le dépouiller davantage encore, le nimbe cruciforme a été ciselé au centre même de la croix. Le revers, également gravé, est décoré d'élégants rinceaux où s'entrelacent raisins et feuilles de vignes.

Au milieu, le Christ montrant cette fois ses plaies, d'un tracé rudimentaire et plutôt hésitant. Aux extrémités des anges ailés dont l'un sonne de la trompette, alors que les deux autres portent les instruments de la passion: la croix,

la lance et la couronne d'épines. Enfin, dans le bas, Adam sortant du tombeau lève les mains vers l'image du Sauveur.

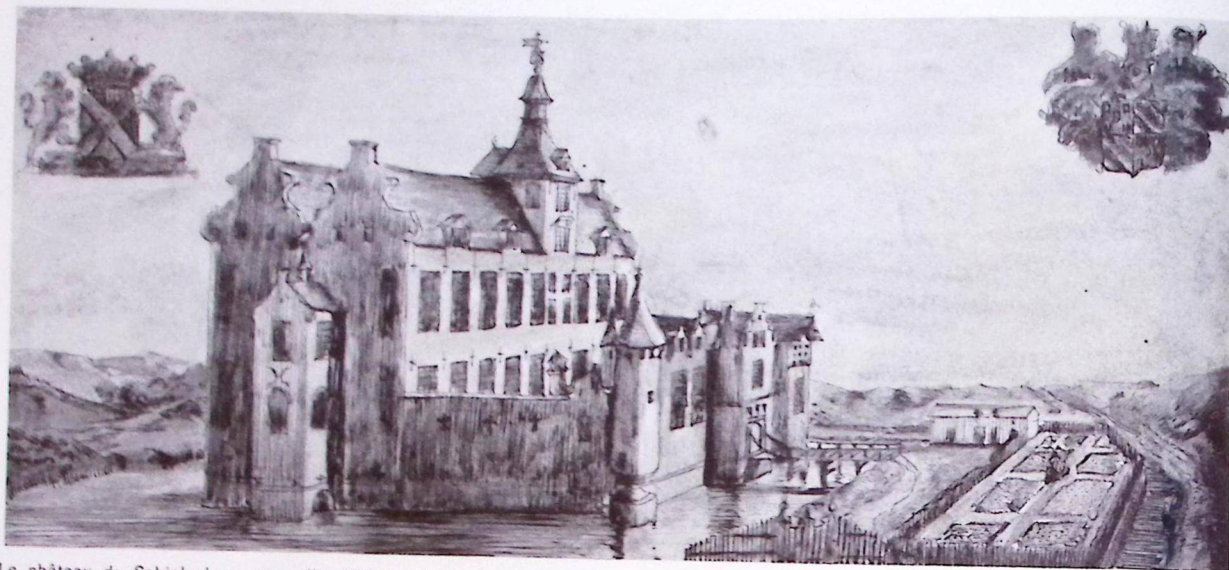
Se basant sur des comparaisons iconographiques et sur l'analyse stylistique, l'abbé Van de Vyvere (2) date l'œuvre du XIII^e siècle. Le Comte J. de Borchgrave d'Altena (3) précise davantage en situant cette pièce d'orfèvrerie au XIII^e siècle finissant. C'est cette dernière opinion, c'est-à-dire ± 1300 qui est reprise dans le catalogue de l'exposition « Cuivre et Bronze » — Deurne / Bruxelles — où l'œuvre fut exposée en 1957 (4). Le socle de la croix étant amovible, elle fait à la fois office de croix d'autel et de croix de procession. De nos jours encore on la porte à travers les champs du Woestijn au début du mois de septembre. Suivie d'un groupe de fidèles égrenant leur chapelet, elle traverse chaque année les sentiers et bénit depuis des siècles la récolte de demain.

(1) J. en L. De Weerd: Goyck, de Kerk en de Kapel van de Woestijn. Merchem, 1927, p.36.

(2) Abbé Gentil Van de Vyvere, Notice sur la Croix conservée dans la chapelle de la Ste-Croix à Goyck, in: Bulletins des Commissions royales d'art et d'archéologie, 1883 pp. 170 à 176.

(3) Comte J. de Borchgrave d'Altena, La Chapelle: « In de Woestijn », in: Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, Tome XLVII, Bruxelles 1947, p. 100.

(4) Ad. Jansen et P. Baudouin, Catalogue « Cuivre et Bronze » Deurne / Bruxelles 1957, p. 9 n° 41, ill. 13.



Le château de Schiplaeken, aquarelle (XVIII^e siècle).

Le château de Schiplaeken en Brabant

Le château de Schiplaeken (1) remonte à un lointain passé. Situé au nord de la province de Brabant, aux confins des communes d'Elewijt, d'Hever et de Berg, il relevait, sous l'ancien régime de la seigneurie de Malines.

Son histoire commence au XII^e siècle, où l'on trouve mention, dès 1159, d'une famille de Schiplaeken qui possédait

un steen, ou maison fortifiée, à Malines, dans la *Ridderstraat*.

Les travaux de reconstruction du château, au lendemain de la guerre 1914-1918, ont permis de retrouver les constructions de la partie la plus ancienne de l'édifice, se présentant sous l'aspect d'une tour ou donjon en briques de grand format, reposant sur une assise de pierres de grès lédien. Cette tour

fut plus tard incorporée dans l'ensemble des bâtiments, tels que les représentent les documents iconographiques des XVII^e et XVIII^e siècles.

Le domaine de Schiplaeken passa dans la suite à la famille des sires d'Eppenghem et fut acheté, au début du XV^e siècle, par un financier lombard dont le nom de Trabucchi, fixé à Malines, lequel le vendit à Marguerite de Muise

épouse de Gérard de Cuyck, encore vivante en 1465. A sa mort, le domaine passa à son neveu Antoine van der Aa, du chef de son mariage avec Catherine de Cuyck. Antoine van der Aa, chevalier, avait été en 1462 bourgmestre et écoutète de la ville de Malines et mourut en 1490. Son fils, Jean van der Aa lui succéda comme seigneur de Schiplaeken; il avait épousé Barbe Kerremans, fille de Philippe, chevalier, et de Marguerite Radevaerts.

Le château était situé dans une zone boisée, extrêmement giboyeuse. Dès son jeune âge, le futur Charles Quint s'y initia à l'art de la vénerie et les archives de Malines mentionnent qu'en 1506, le magistrat de cette ville offrit une aune de vin du Rhin au jeune prince, alors qu'il courait le cerf dans les bois de Schiplaeken. A la fin du XVI^e siècle, les « manants » de Schiplaeken touchèrent encore une prime pour avoir tué un loup.

Philippe van der Aa, petit-fils d'Antoine, céda en 1565 la seigneurie de Schiplaeken à Marie de Riffart, femme de Roland Longin, chevalier, seigneur de Capelle-St-Ulric et président de la Chambre des Comptes. Leur fille Catherine, décédée le 13 avril 1600, avait épousé en 1572 Jean de Vischer, seigneur de Maubisoul, plusieurs fois échevin d'Anvers, décédé en cette ville en 1619.

C'est par cette union que la seigneurie de Schiplaeken entra dans la famille de Vischer qui allait la conserver jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Trois de ses membres: Frédéric (1446-1509), Jean (1494-1553) et Thierry (1520-1587) s'étaient distingués comme hommes de guerre dans les campagnes de Maximilien, de Charles Quint et de Philippe II.

Du mariage de Jean de Vischer, seigneur de Maubisoul, avec Catherine Longin était issu Jean-Balthazar ((1580-1640) qui épousa en 1623 Cornélie de Norman et fut père de Guillaume-Benoît, seigneur de Schiplaeken, mort sans alliance le 3 août 1664, et de Jean-Balthazar II (1626-1694). Admis

au lignage de Steenweghe, Jean-Balthazar II fut à plusieurs reprises échevin et bourgmestre de Bruxelles. Il joignit à la seigneurie de Schiplaeken, héritée de son frère Guillaume-Benoît, celles de Traulez et de Pottes et fut créé, par lettres patentes du roi Charles II, en date du 1^{er} septembre 1686, baron de Celles-sur-Piéton. Il avait épousé à Bruxelles, en 1662, Catherine-Marguerite de Gottignies (1631-1690), fille d'Augustin, secrétaire du conseil privé.

Une gravure de Lucas Vorsterman (1595-1667), dédiée à Guillaume-Benoît de Vischer, montre le château de Schiplaeken dans la première moitié du XVII^e siècle. Le donjon primitif, percé d'étroites fenêtres et terminé par une terrasse entourée de balustres, est fort reconnaissable. Il a été englobé dans un corps de logis de deux travées, terminées par des pignons à gradins. Devant le bâtiment s'étend une cour, avec un châtelet d'entrée, muni d'un pont-levis, et une muraille défendue par deux tours d'angle, l'une ronde et l'autre carrée. Le tout est entouré de douves, alimentées par le Zwartbeek, sous-affluent de la Dyle. L'élément de sécurité n'est donc pas complètement sacrifié. Le château de Schiplaeken avait encore joué un rôle militaire au cours de la lutte des Etats contre Philippe II et, lors du blocus de Malines, en 1584, Alexandre Farnèse y avait placé une petite garnison. Un boulet de fer, trouvé dans les fondations lors de la reconstruction en 1919, permet de croire qu'on y avait combattu. A gauche du château s'étend un important corps de ferme, dont une partie ancienne subsiste encore, et un portique ouvrant sur une avenue conduisant vers le village d'Hever. Dans le lointain on aperçoit un moulin qui subsista jusqu'en 1914 et, à l'extrême gauche, la silhouette de la ville de Malines, reconnaissable à l'imposante tour de Saint-Rombaut.

A l'avant-plan se voit un jardin dans le goût italo-flamand, dont allaient s'inspirer les créations de Le Nôtre, avec

un labyrinthe, une gloriette et une église, encore existante, servant de débouché au Zwartbeek. Des deux côtés, à perte de vue, des terres et des bois. Cette vue panoramique correspond à la description que faisait de Schiplaeken Van Gestel dans l'*Historia sacra et profana archiepiscopatus Mechliniensis*, en parlant de la paroisse d'Hever. Nous en donnons ici la traduction: « Dans ce village il y a plusieurs châteaux, parmi lesquels se distingue Schiplaeken, qui appartient à la noble famille de Vischer. C'est une magnifique et antique construction, remarquable par les diverses allées qui l'entourent, ses jardins, ses prairies, ses étangs, ses bois et toutes les choses agréables à la promenade ».

Le château possédait une chapelle castrale, encore construite en style gothique, comme le prouvent des fragments trouvés en 1919. Elle était accolée à la façade latérale que l'on ne voit pas sur la gravure de Vorsterman, mais qu'on aperçoit sur une aquarelle qu'on peut dater du début du XVIII^e siècle, comme le prouve le bonnet de baron brabançon surmontant l'écu de Vischer. On y voit certaines modifications intervenues de façon à rendre l'habitation plus agréable par l'augmentation du nombre et des dimensions des fenêtres. Le donjon primitif, toujours reconnaissable, est surmonté d'une toiture à quatre pans, se terminant par une flèche arrondie et une importante girouette. Le jardin et les environs du château ne sont traités dans cette aquarelle que d'une façon purement schématique.

Pendant tout le XVIII^e siècle, les châtelains de Schiplaeken ne cessèrent de progresser dans la voie de la fortune et des honneurs. Guillaume-Louis de Vischer de Celles (1663-1712), fils aîné de Jean-Balthazar II, fut conseiller aulique et ambassadeur en Pologne de l'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas; il épousa Jeanne-Albertine Stalins (1675-1746), fille de Jean-Dominique, bourgmestre de Malines. Ce ma-

par le Vicomte TERLINDE

riage allait faire de la famille de Vischer de Celles l'une des plus opulentes des Pays-Bas méridionaux en réunissant à la baronnie de Celles et aux seigneuries de Schiplaeken, Traulez et Pottes, celles de Rolleghem, Capelle, ten Daele, Neufville, Voorde et Nieuwendael. Les enfants issus de cette union pouvaient aspirer aux plus beaux partis. C'est ainsi que l'aînée des trois filles issues de ce mariage, Marie-Charlotte-Albertine (1701-1742), épousa, le 5 février 1720, Nicolas-Joseph de Brouckhoven, comte de Bergeyck et baron de Leefdael, fils de l'illustre ministre et surintendant général des finances qui mérita le surnom de Colbert belge.

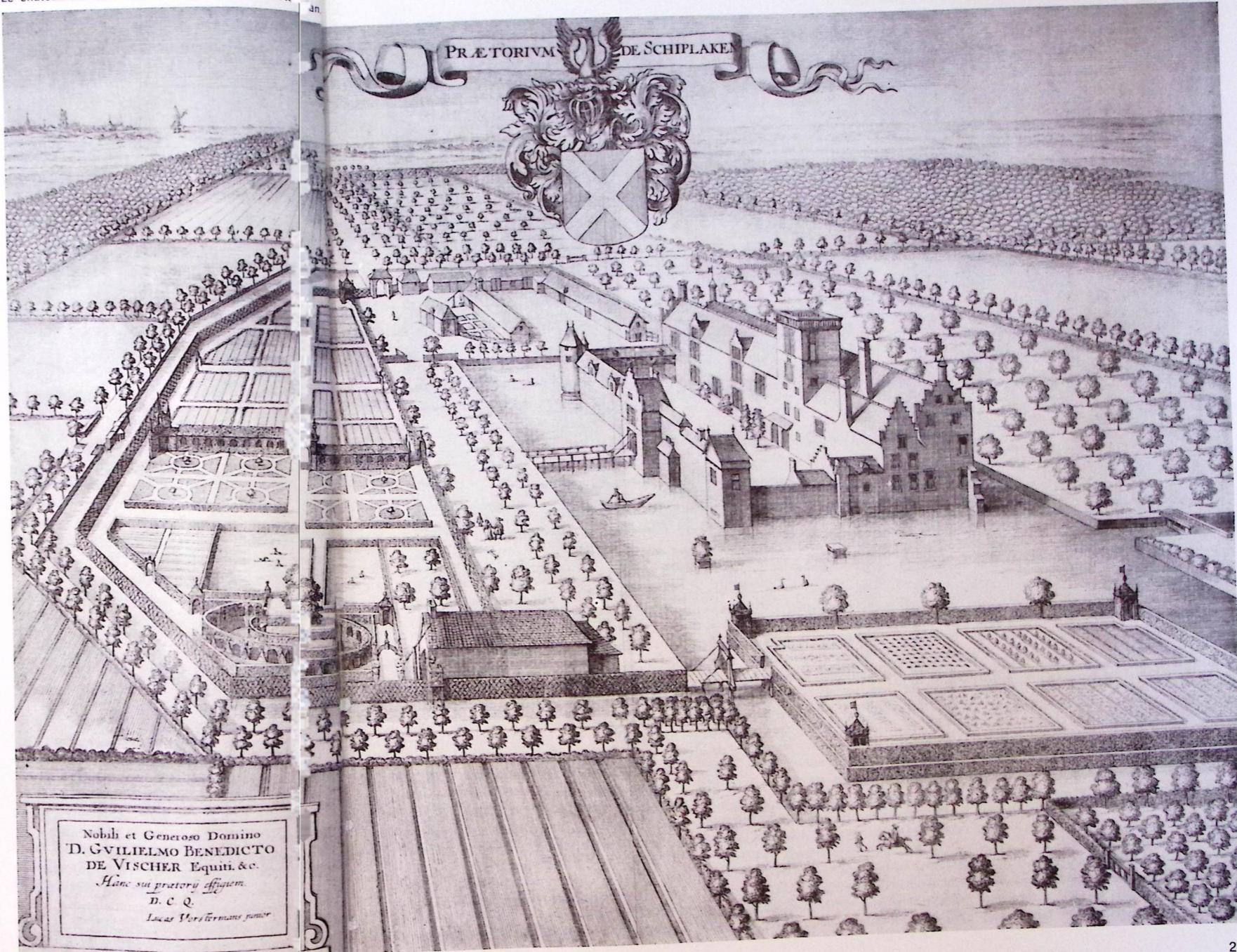
Ferdinand-Philippe-Ignace, seul fils du ménage de Vischer de Celles-Stalins (1710-1760), fut admis au lignage de Steenweghe et fut, à cinq reprises, bourgmestre de Bruxelles. Il épousa Constance-Honorine d'Eesbeke, dite van der Haeghen, fille du vicomte d'Eesbeke dit van der Haeghen, chancelier de Brabant.

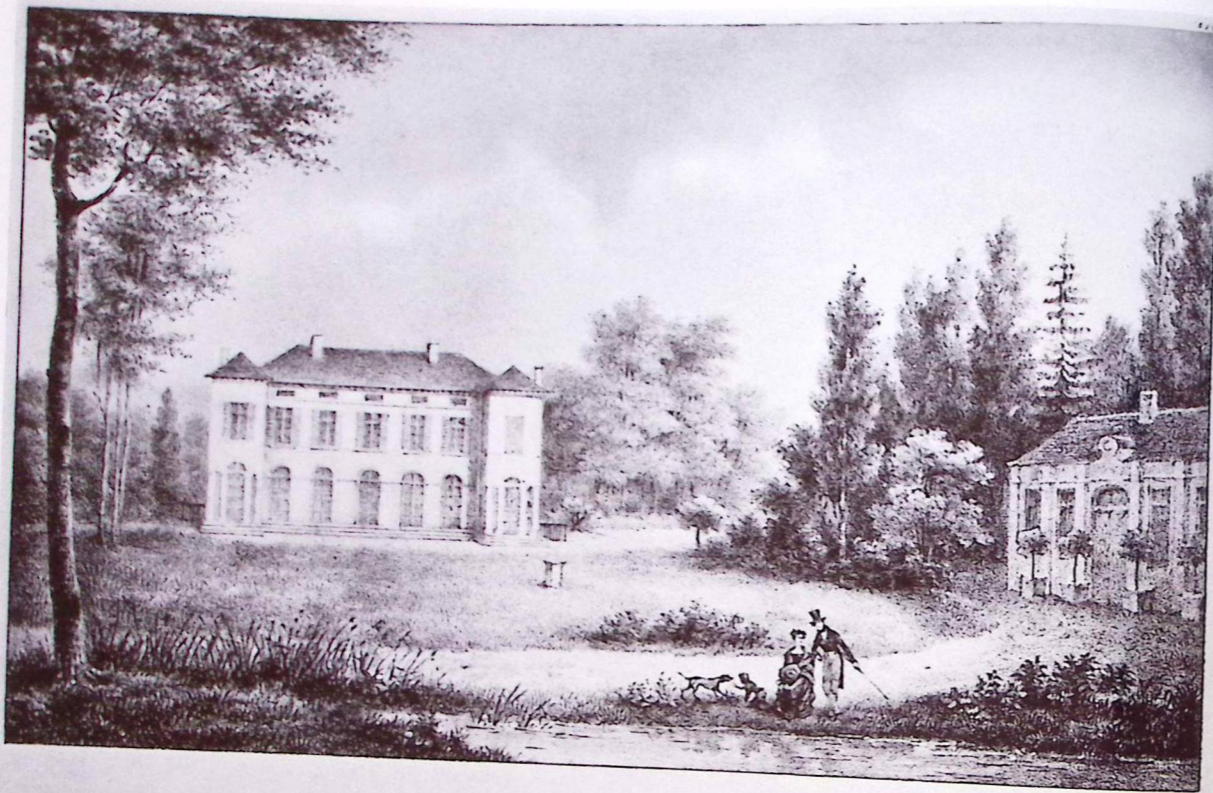
L'aîné des douze enfants issus de ce mariage, Joseph-Albert-Ferdinand de Vischer, baron de Celles, seigneur de Schiplaeken et autres lieux, (1735-1782) fut reçu à l'Etat noble de Brabant, député de l'Ordre de la Noblesse aux Etats, et chambellan de Sa Majesté l'Impératrice Marie-Thérèse. Il avait épousé Marie-Philippine Coloma (1746-1796), dame de la Croix étoilée, fille du comte Coloma et d'Eugénie Roose, baronne de Leeuw-St-Pierre.

L'antique lignée des seigneurs de Schiplaeken s'éteignit en la personne de leur plus jeune fils, survivant de trois frères morts en bas-âge, Antoine-Philippe-Fiacre de Vischer, plus connu sous le nom de comte de Celles, né à Bruxelles et baptisé à Saint-Géry le 10 octobre 1779. Il joua un rôle important sous l'Empire, sous le régime hollandais et au début de notre indépendance. Rallié aux idées nouvelles, il entra en 1805 dans l'administration impériale en qualité d'auditeur au Conseil d'Etat, y devint maître des requêtes et fut nommé préfet de la Loire, puis

du Zuydèrsée, après l'incorporation du royaume de Hollande à l'empire français. Réalisant le type du « préfet à poigne », cher à Napoléon, il se fit détester par ses administrés. Après la chute de l'Empire, il fut nommé membre de l'Ordre équestre du Brabant méridional et siégea à la seconde chambre des Etats généraux de 1815 à 1829. Le roi Guillaume I le chargea d'une mission particulièrement délicate en l'envoyant, en 1827, en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Rome, pour négocier avec le pape Léon XII un concordat qui aurait dû établir de bonnes relations entre le Saint-Siège et le royaume des Pays-Bas. Entré dans l'opposition au régime autoritaire du roi, il se rallia, dès le début, à la révolution belge et fut élu membre du Congrès national pour le district de Bruxelles. Nommé président du Comité diplomatique, il fut envoyé par le Gouvernement provisoire comme agent officiel auprès du roi des Français, Louis-Philippe. Attaché à la France par des liens de famille, à la suite de son mariage avec Félicité de Timburne-Timbronne de Valence, fille du général Valence, ami de Philippe Egalité et époux d'une fille de Madame de Genlis, il s'efforça par tous les moyens de faire triompher la candidature du duc de Nemours au trône de Belgique. Dépité par le refus imposé à Louis-Philippe, sous la pression de l'Angleterre, à la demande qu'était venue apporter à Paris une délégation belge, le comte de Celles déclara que « s'il n'avait pas réussi à donner la Belgique à la France, il la donnait au diable ». Il se fit naturaliser Français et fut nommé membre de la Chambre des Pairs. Il mourut à Paris, le 1er novembre 1841. Sa femme était morte à Rome, le 13 janvier 1828, et avait été inhumée en l'église de Saint-Julien des Belges, sous un monument qui est le chef-d'œuvre du sculpteur Mathieu Kessels. Le comte de Celles avait eu la fâcheuse idée de faire démolir, en 1822, l'antique demeure de ses ancêtres et avait fait élever à sa place par l'architecte

Le château au XVII^e siècle, vu par Lucas Vorst





Château de Schiplaeken, près de Malines

Le château en 1826, lithographie de Madou.

Van der Straeten, auteur du Palais des Académies, un nouveau château en style néo-classique. Ce bâtiment n'était pas sans mérites. Sa façade nord avec deux avancées et sa façade sud dont un imposant balcon coupait l'uniformité, se présentaient avec élégance; le hall d'entrée, avec un bel escalier à

double volée entre colonnes, le grand salon avec ses cinq fenêtres ouvrant sur le parc, la salle à manger décorée d'une frise en stuc, inspirée des dessins du sculpteur Rude (1784-1855), avaient beaucoup de caractère.

Une lithographie de Madou montre l'aspect du château en 1826 au milieu d'un

beau parc à l'anglaise, admirablement arboré. Le comte de Celles et son épouse s'y sont fait représenter au bord de l'étang.

Le comte de Celles ne laissa que deux filles: Pulchérie-Félicité-Cyrette, mariée à Henri-Louis-Espérance des Acres, vicomte de Laigle, et Edmée-Charlotte

mariée au comte Auguste Nompard de Caumont La Force, fils cadet de Philippe Nompard de Caumont, duc de La Force, et de Marie-Constance de Lamoignon. Ce fut la cadette qui hérita du château de Schiplaeken. Elle était née en 1802 et par sa grand-mère Madame de Genlis (1746-1830), gouvernante des enfants du duc d'Orléans, elle était liée d'amitié avec la reine Louise-Marie qu'elle allait souvent visiter à Laeken et qui, à plusieurs reprises, vint la voir à Schiplaeken.

La comtesse de Caumont La Force avait un beau talent de sculpteur et se plut à orner le parc de Schiplaeken de statues et de groupes décoratifs dont on n'a retrouvé que d'informes débris. Elle avait un caractère dont l'originalité la fit passer dans la légende locale. Au début de ce siècle les vieux paysans de Schiplaeken avaient conservé le souvenir de cette grande dame fantasque. Il existait à son sujet une chanson satirique en flamand relatant ses excentricités et dont le refrain était: « Is het niet waar, Madame Comaut?» Ses violences de caractère devaient provoquer sa fin tragique: un cocher ivre, auquel elle avait fait une scène violente, perdit patience et répondit à un coup de cravache par un coup de fourche dont elle mourut à Paris le 20 février 1856.

Ses héritiers vendirent l'ancien domaine à un sieur Nélis qui paya son acquisition par des coupes sombres dans les futaies séculaires, notamment en rasant les magnifiques avenues de chênes convergeant vers un monticule boisé, recouvrant une glacière, au lieu dit « Zeven sterren ». Au bout de quelques années, Nélis revendit le château et le domaine au comte Paul de Meeûs qui ne le garda que peu de temps et le revendit avec perte à la duchesse de Lévis-Mirepoix, née Marie de Merode-Westerloo (1820-1899). Habitant le château de Lérans, Ariège, dans les Pyrénées, celle-ci ne mit jamais les pieds à Schiplaeken qu'elle avait acheté comme un placement immobilier sûr dans son pays natal. Le château, où se succé-

dèrent divers locataires, souffrit beaucoup du manque d'entretien et le domaine fut finalement acheté en 1894 par M. Georges Terlinden, avocat général à la Cour d'Appel de Bruxelles, et son épouse, Thérèse Eenens, fille du lieutenant général, aide de camp du Roi, une des grandes figures de l'armée belge. Ils l'avaient habité comme locataires depuis 1886 et en avaient apprécié le charme et tous les avantages d'une vie de plein air pour la santé et l'éducation de leur nombreuse famille. Le domaine comportait à cette époque 150 hectares, en grande partie boisés, que M. Terlinden agrandit par des acquisitions successives pour le porter à près de 300 hectares et y constituer une des chasses les plus giboyeuses des environs de Malines. Malheureusement, à moins d'un siècle d'existence, l'œuvre de l'architecte van der Straeten donnait des signes de vétusté, dus probablement à l'amalgame de certaines murailles conservées de l'ancien château avec des constructions nouvelles et au réemploi de certains matériaux usagés, notamment de poutres maîtresses dont les talons étaient vermoulus. Un travail urgent de réfection s'imposait. Au début du XXe siècle, le style néo-classique était tombé dans un complet discrédit et les architectes s'efforçaient de trouver un style nouveau. C'est pourquoi, écoutant les conseils de l'architecte bruxellois Aymar Collès, M. Terlinden préféra une reconstruction complète à une restauration. L'architecte s'inspira des grandes villas italiennes avec quatre pavillons d'angle, surmontés, vu les exigences du climat, de toitures carrées, renflées à la base. Deux vastes terrasses, l'une au nord, l'autre au midi, permettaient de jouir de la fraîcheur ou de profiter du moindre rayon de soleil. Les entre-fenêtres étaient décorés de graffiti de couleur, encadrant des médaillons dorés, dont on pouvait critiquer l'effet rutilant. Si l'extérieur était, à certains points de vue, discutable, par contre l'agencement de l'intérieur répondait à toutes

les exigences du confort moderne. Dès 1897 les travaux étaient achevés et la famille Terlinden pouvait prendre possession de la nouvelle construction, devenue de plus en plus le centre de la vie familiale.

Le nouveau château ne devait pas subsister longtemps, la guerre de 1914 lui fut fatale. Au moment où nos alliés luttaient avec peine contre le gros de l'armée allemande, avant d'être contraints à une pénible retraite dans ce qu'on a appelé « la bataille des frontières », le roi Albert décida, le 24 août, de leur venir en aide en prescrivant à notre armée, qui s'était reformée sous la protection du camp retranché d'Anvers, de passer à l'offensive afin de menacer les lignes de communication de l'ennemi. Telle fut la raison de la première sortie d'Anvers. Notre 6e division, combattant sous les yeux du Roi, s'empara d'Hofstade et des bois de Schiplaeken, mais les Allemands s'étaient solidement installés, avec une puissante artillerie, dans la campagne à l'est d'Elewijt et le château de Schiplaeken, au milieu d'une vaste clairière, était pour eux une cible tout indiquée. Pendant toute la journée du 25 août nos troupes gardèrent les positions conquises, notamment le château que les Allemands avaient copieusement pillé au cours des jours précédents et qui devenait dans ce secteur le centre de la lutte. La bataille se ralluma le 26 et se poursuivit jusque dans le parc du château et les bois avoisinants. On devait y relever plus de cent cadavres de grenadiers, de carabiniers et de lignards qui furent inhumés dans le cimetière militaire que M. Terlinden fit aménager à côté de l'église. La progression de nos troupes sur une plaine découverte à la sortie des bois fut lente et pénible. Sur ces entrefaites le Grand Quartier Général français avisa le Haut Commandement belge que, le sort des armes ayant été défavorable aux alliés, ils se repliaient vers l'intérieur de la France. La poursuite de l'offensive devenait ainsi sans objet et notre armée se



A gauche, le château après les bombardements de 1914; à droite, la construction actuelle.

replia sous le canon d'Anvers. Cette première sortie, qui nous coûta 4.000 hommes, eut comme résultat d'entretenir dans l'armée allemande un malaise profond pour la sécurité de ses communications et l'obligea à renforcer d'un corps entier l'armée d'observation laissée en Belgique.

Le château de Schiplaeken sortait de cette lutte à l'état de ruine complète. Les explosions d'obus de gros calibre avaient ébranlé ses fondations au point de les rendre inutilisables pour une reconstruction. Celle-ci fut effectuée à partir de 1920, sur les plans de l'architecte bruxellois Jules Petit dans un pur style néo-classique (Louis XVI). Ce fut une parfaite réussite, tant au point de vue extérieur que de l'aménagement intérieur.

Le château échappa à l'occupation allemande au cours de la seconde guerre mondiale, mais, au lendemain de la libération de la Belgique il fut réqui-

sitionné par les services des transports de l'armée américaine. Les bâtiments n'eurent que peu à en souffrir, mais une centaine d'hectares du domaine furent utilisés comme parc pour près de trente mille véhicules de tout genre. Des bois entiers furent rasés et transformés en plates-formes bétonnées ou en ateliers, de nombreux arbres des avenues furent abattus, parfois à la dynamite, des routes macadamisées bouleversèrent le plan de la propriété et ainsi furent causés des dommages irréparables.

La famille Terlinden reprit possession du château et son vénérable chef put y passer encore un bel été, entouré de ses enfants et petits enfants, dans la joie d'une paisible retraite. Il avait poursuivi une brillante carrière dans la magistrature et était resté pendant près d'un quart de siècle procureur général à la Cour de Cassation. Sa conduite héroïque au cours de l'occu-

pation, où il avait tenu tête avec énergie à l'intrusion de l'autorité allemande dans les affaires judiciaires belges, avait requis la grève des Cours et Tribunaux, ce qui lui avait valu l'octroi par le roi Albert du titre de vicomte. Mourut, à Schaerbeek, le 28 novembre 1947, âgé de 96 ans.

Le domaine de Schiplaeken fut partagé entre ses enfants, tandis que le château, son parc de plus de vingt hectares et ses environs immédiats étaient vendus à M. Baudouin van de Werpe Schilde, prématurément emporté par un accident d'auto. Sa veuve et ses enfants en sont les actuels propriétaires.

(1) Le château de Schiplaeken, près de Malines ne doit pas être confondu avec un autre château, portant le même nom, situé entre Vilvorde et Grimbergen, qui appartient au XVIII^e siècle à la famille de Fraye. Un membre de celle-ci joua un rôle important dans la Révolution brabançonne de 1789-1790.



Le Musée des Beaux-Arts d'Ixelles

par Geneviève C. HEMELEERS

En l'an 1200, sur les rives du Pennebeek (appelé de nos jours Maelbeek), un hameau — petit à petit — s'organisa.

Le terrain alentour était couvert d'aunais (ou aunais: lieux plantés d'aunelles ou aunes). Cet arbre (dit aussi verne ou vergne), aux tout petits glands caractéristiques, était alors très répandu dans les régions tempérées et humides de l'Europe entière. Son bois intéressait l'ébénisterie; son écorce donnait une couleur noire, employée par les teinturiers, chapeliers, tanneurs.

Ce modeste hameau prit le nom d'Elsene (c.-à-d. demeure aux aunelles).

Le premier document le concernant date de 1201. Il existe toujours. C'est l'acte par lequel le Duc de Brabant, Henri 1^{er}, et son épouse Mathilde, offrent à Dame Gisèle — ou Gisla —, patricienne bruxelloise, le terrain où s'élèvera le

Monastère cistercien de la Chambre de Notre-Dame (« Ter Cameren », en flamand, dont on a fait « La Cambre », en français) dans la vallée du Pennebeek, à sa source même où prenait naissance une suite d'étangs (dont ceux d'Ixelles, du Parc Léopold, du square Marie-Louise, sont actuellement les derniers témoins).

Le temps aidant *Elsene* devint *Ixelles*, grande et belle commune de 100.000 habitants parmi les 19 autres constituant l'agglomération bruxelloise (celle-ci comporte toujours une rue et une avenue de l'Aulne).

Les armes d'Ixelles présentent le mot *Elsene* et l'aulne.

Au cours des âges, le Monastère connut de multiples vicissitudes... A l'heure présente, l'Abbaye de la Cambre est l'un des plus admirables sites de la Ville, blotti sous d'opulentes frondai-

Musée des Beaux-Arts d'Ixelles: La grande galerie en 1967.

sons illuminées à la nuit tombante.

A l'autre extrémité, en avant du premier étang comblé en partie vers 1860, lors de la création de la place Ste-Croix, débaptisée par la suite en place Flagey, se trouve un endroit où règne l'esprit et la beauté. Il s'agit de la rue Jean Van Volsem, par elle-même anodine, quiète, modeste, où est installé — depuis 1892 — le *Musée des Beaux-Arts d'Ixelles* (Conservateur Monsieur Jean Coquelet). Il se présente sous l'aspect d'une construction ancienne et basse précédée de 2 corps de bâtiments inégaux: l'un le joutant (Salle des Fêtes communales), l'autre séparé (pavillon de la conciergerie appelé à disparaître), entourés d'un jardin au charme désuet, aux pelouses tondues,



Ci-contre et ci-dessous, deux aspects du musée avant 1940.

aux chemins sinueux menant vers l'une des faces latérales du bâtiment central, sorte d'esplanade étroite de laquelle dégringole, en escaliers, quelques arpent de terre vers l'arrière des maisons de la rue du Collège, en contrebas.

C'est ici, précisément, que l'immeuble va être bouleversé (cette construction étant l'ancien abattoir d'Ixelles, désaffecté à la fin du siècle passé).

En effet, ce Musée souffre d'être à l'étroit, très à l'étroit, même. Qu'on en juge. Il contient une Bibliothèque d'environ 5.000 volumes, des dessins, estampes, tableaux anciens et modernes, sculptures. Une sensationnelle collection de plus de 700 affiches dont les plus anciennes datent de 1880, les autres de « La Belle Époque ». Parmi elles des exemplaires de tête absolument remarquables signés de la main même de Toulouse-Lautrec, des Steinlen, Mucha, J. Cheret, Willette, Forain, Ibels, etc.

Des aménagements urgents, des transformations s'imposent. Un élargissement se révèle indispensable. Le projet est réalisable par l'existence même et l'utilisation de cet espace latéral qui permettrait de maintenir le jardin en façade.

Mais la chose est rendue possible surtout par la compréhension intelligente des Pouvoirs publics. En l'occurrence: — l'Échevin des Arts, Lettres & Sports d'Ixelles: le député Georges Mundeleer, actif, énergique, clairvoyant; — l'Échevin des Travaux Publics: M. Albert Demuyter;

— l'Ingénieur-Directeur des Travaux Publics et de l'Urbanisme: M. Lionel Lucas;

— l'Architecte principal à la Commune: M. Gérard Renard.

Ces personnalités, imprégnées de la nécessité de considérer le domaine culturel comme une chose essentielle et non pas accessoire, sont extrêmement favorables à la mise en valeur de pareilles collections dans une commune en constante progression.

Alors qu'en Belgique, hélas, le programme muséologique est toujours celui sur lequel on réalise le plus d'économies, d'autres pays (dont certains aussi petits que le nôtre) pratiquent, dans ce domaine, une politique à très large vue.

Tels par exemple: la Hollande, la Suisse, la Suède, le Danemark, l'Autriche, l'Italie, l'Allemagne de l'Ouest, la Tchécoslovaquie, la Grèce (pays pauvre pourtant). On dira: « Tourisme »? D'accord.

Mais pour la Belgique, au patrimoine artistique rarissimement riche, il est vital également d'attirer l'étranger par l'attrait de musées de style moderne où la présentation des collections devrait s'inspirer, par exemple, de celle: du Musée Krøller-Müller à Otterlo (œuvre du belge Vandevelde); du Musée Louisa au nord de Copen-



La grande galerie telle que la connurent nos parents.



hague; du Palais Bianco à Gênes, etc. La conception actuelle doit être celle de musées à système pavillonnaire se déployant dans un espace de verdure. Lumières zénithale et latérale abondantes. Grandes baies ne confinant pas le visiteur dans un espace clos, créant ainsi un plan entre l'intérieur et le jardin où des sculptures pourront être contemplées à la fois de l'intérieur et de l'extérieur (Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence).

Cette architecture doit s'effacer par sa sobriété devant l'œuvre exposée, ce qui n'empêche pas la simplicité, le dépouillement même, de confiner à la noblesse.

D'ici deux ans, probablement, une aile nouvelle sera construite en deux étapes, rue Jean Van Volsem. L'érection de ce bâtiment aura une répercussion considérable sur la vie du Musée car elle l'améliorera, l'agrandira d'une façon beaucoup plus importante même que la surface gagnée.

Dans la première phase des travaux, voici pourquoi:

- 150 m² au minimum seront trouvés dans l'aile nouvelle (salles d'expositions);
- plus un étage la couronnant (bu-

reaux, bibliothèque, cabinet d'estampes);

— 140 m² seront gagnés par le dégagement de deux salles du rez-de-chaussée, occupées aujourd'hui par lesdits bureaux;

— 400 m² environ de combles, déjà existants mais inutilisés car sans accès aisé, deviendront, dans le futur, locaux utilitaires (atelier de restaurations, lieux de stockage du matériel nécessaire aux expositions) permettant le dégagement des réserves présentement encombrées jusqu'à l'absurde.

Gain total : environ 700 m² auxquels viendront s'ajouter, plus tard, environ 200 m² encore.

De plus, la rue Jean Van Volsem étant fortement en pente à partir du Musée actuel (lui-même situé au sommet d'une butte), on pourra prévoir sous la nouvelle aile l'établissement d'un sous-sol (accès carrossable). Les conséquences de cet agrandissement seront incalculables:

— disposition beaucoup plus favorable. Au lieu d'avoir des salles en cul-de-sac, on créera un itinéraire en circuit, méthode plus rationnelle;

— gain énorme de place « de réserve » et de « travail ». En effet, il existe un rapport optimum entre les parties d'exposition (surface des cimaises) et la

surface d'entreposage des œuvres. En ce moment c'est un étouffement... Les normes établies au sein même de l'ICOM (International Council of Museums) — Département UNESCO — prévoient pour les réserves dix fois plus de surface d'accrochage que pour les expositions;

— il sera possible de prévoir un système très simple de cloisons mobiles, qui donnera l'occasion d'adapter les locaux aux besoins de l'exposition, ce qu'une architecture rigide ne permet pas.

En résumé, on peut affirmer qu'un nouveau d'intérêt s'est manifesté pour ce Musée depuis sa réouverture en 1952, grâce au dynamisme de son conservateur (qui préférerait de beaucoup être appelé « animateur »).

Le budget du Musée a été augmenté. Les collections se sont accrues par des achats. Récemment, parmi les œuvres les plus marquantes: un Gustave De Smet, la Vierge folle de Rik Wouters, une sculpture d'Oscar Jespers, deux Tytgat. Des expositions temporaires ont aiguisé la curiosité du public et suscité un mouvement de donations, freiné depuis longtemps (il y a peu: une très belle bibliothèque de livres d'art, un Frits Vandenberghe, un Dufy). Des legs importants ont été formellement promis pour l'avenir.



Mont-Saint-Guibert

par Emile POUMON

Situé tout au bout du Brabant wallon, entre Wavre et Gembloux, non loin de l'autoroute Bruxelles-Namur, Mont-Saint-Guibert ne retient guère l'attention des touristes et c'est bien regrettable. Son relief très accidenté, ses nombreux coins pittoresques, ses environs intéressants, la sérénité de sa campagne devraient

cependant inciter les excursionnistes à découvrir cette charmante localité, lors d'un périple dans cette belle région, trop peu appréciée à notre gré, le Roman Pays de Brabant. Partons de Wavre, voulez-vous. Connaissiez-vous cette ville accueillante où naquit l'un de nos poètes les plus accomplis, Maurice Carême?

*« Je suis né un grand jour de peine
Mais né dans la rue des Fontaines*

*Mes parents n'avaient pas d'argent
Mais au pré, le linge était blanc*

*Et la Dyle passait tout près
Avec des fleurs à son corset... »*

A Wavre, il convient de visiter d'une manière détaillée l'église dédiée à



Le moulin à eau de Bierges.

Saint Jean-Baptiste, tout en écoutant la mélodie cristalline du carillon juché au haut du clocher carré et zébré de briques et de pierres blanches. Remontant la Dyle, nous traversons successivement Bierges, en pleine expansion touristique, Limal et Limelette pour atteindre Ottignies. Signalons au passage le moulin de Bierges encore tout imprégné des souvenirs de la tragédie de juin 1815 et celui de Limal dont l'élégante roue à aubes s'est tue à jamais. L'église de Limal, de style Renaissance (1617), possède un mobilier de choix et s'augmente d'une

chapelle seigneuriale abritant les monuments funéraires des van der Linden d'Hoogvorst. A Rofessart sous Limelette repose l'un des grands collaborateurs de Léopold II, le baron Lambermont. Poursuivons jusqu'à Court-Saint-Etienne pour rejoindre l'Orne, fraîche fiancée de la Dyle. Nous en remonterons le cours capricieux par Beurieux entouré de collines pour atteindre Mont-Saint-Guibert à l'aspect très caractéristique, l'agglomération ne quittant pas le versant du plateau. Cette localité est connue grâce à sa papeterie,

ses sablières et sa brasserie dont les produits respirent le parfum d'autrefois. Au cœur du village, planté sur un éperon rocheux, à 120 m d'altitude, apparaît le sanctuaire dédié à saint Guibert. L'architecte Pascal Huskin dressa en 1792, le plan de cet édifice, de forme basilicale, construit en briques sur base en pierres. On le restaura en 1856 et en 1954. Un clocher modeste en pierre occupe la façade. Des colonnes, en pierre, à base carrée, ménagent trois nefs et quatre travées. Deux grosses colonnes torsées, en bois, sup-



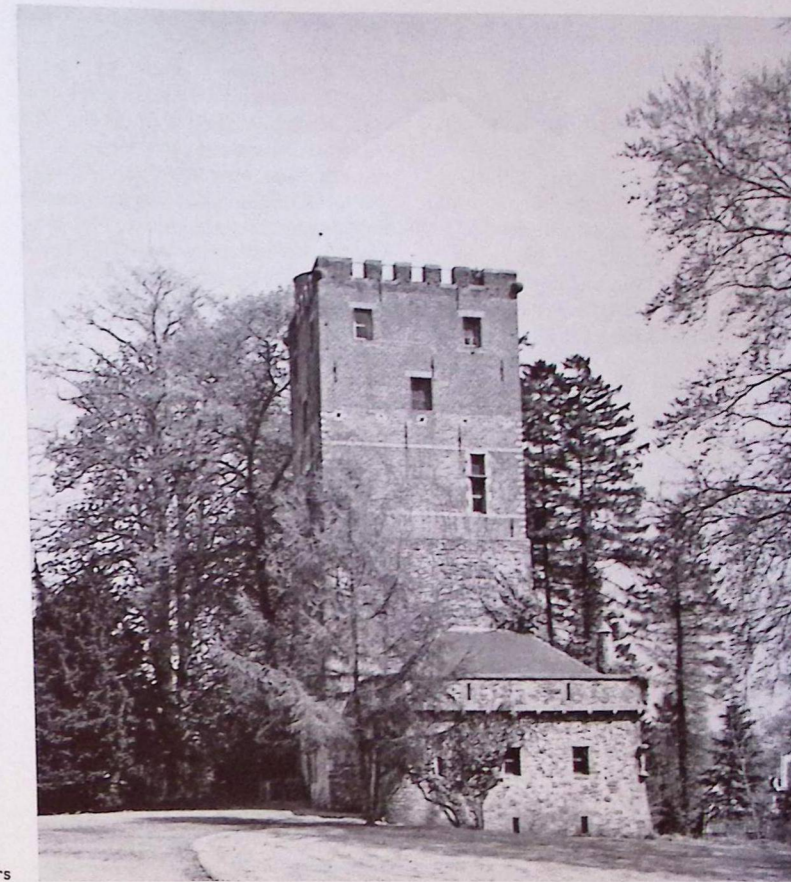
Vue aérienne de l'église et de la vieille ville de Wavre.

portent le jubé. Elles proviennent tout comme les quatre remarquables confessionnaux, de style Renaissance, et les anges du chœur, de l'église des Augustins qui se trouvait place de Brouckère, à Bruxelles. D'autres œuvres d'art provenant du même sanctuaire ont été recueillies par l'église d'Hévillers. Au fond de l'église, à gauche, se remarque un excellent tableau attribué à Erasmus Quellin et représentant saint Charles Borromée et saint Antoine, tableau offert par le Gouvernement, en 1862. L'autel de gauche est dédié à la Vierge, celui de droite à saint Jean-Baptiste,

très honoré ici depuis 1666.

Il y a lieu de préciser que le village primitif s'appela, jusqu'au début du XIIe siècle, Mont-Saint-Jean. Déjà, à l'époque, il appartenait à l'Abbaye de Gembloux. Cependant, Mont-Saint-Jean ne se trouvait pas dans la fondation primitive de ce moutier, due à saint Guibert. Et d'abord, qui était ce Guibert ou Wicbertus? Son origine n'est pas définitivement établie, mais il était certainement de haute noblesse et natif du Darnau, ce pays limité approximativement par la Sambre, Nivelles et Wavre. Après avoir d'abord embrassé

la carrière des armes, Guibert se consacra à Dieu et fonda, en 922, l'abbaye bénédictine de Gembloux. Sa grand-mère Gisèle l'aida par ses donations, mais elles furent en partie contestées par ses neveux et nièces qui ensuite se rétractèrent. Guibert mourut au monastère de Gorze, le 23 mai 962. L'acquisition de Mont-Saint-Guibert par l'abbé gembloutois Dom Liéthard remonte à 1100 environ et sept marcs d'argent furent payés à Baudouin de Jauche et à son frère Jean. Mont-Saint-Guibert ne comprenait alors que quelques maisons de chaume et une cha-



Tour du château de Hévilleers

pelle en bois. En 1116, le comte de Louvain, Godefroid le Barbu accorda à ce très modeste village les privilèges accordés par la loi, basée sur la coutume en usage à Gembloux. Par la même occasion, les moines de Gembloux, craignant qu'on ne s'empare de l'endroit pour y élever un château fort, y transportèrent la châsse de saint Guibert. Et le comte de Louvain consigna: « Par la grâce du bienheureux Guibert, Dieu daigna accorder la guérison à un grand nombre d'infirmes; les moines alors firent réédifier, à grands frais et laborieusement, l'église telle qu'on la voit aujourd'hui ». La précieuse châsse fut portée solennellement au même endroit en 1123. On lit dans la chronique

du moine Anselme de Gembloux: « Mont-Saint-Guibert nous appartient de temps immémorial. Nous décidâmes d'y élever une nouvelle église. Autrefois, en effet, il existait une toute petite église en bois, qui avait néanmoins les privilèges de sa dignité: baptêmes, sépultures, dîme. Mais, depuis une soixantaine d'années, on l'avait laissé tomber en ruines. C'est pourquoi, l'an du Seigneur 1123, le mercredi de Pâques 18 avril, nous avons porté en cet endroit les reliques de notre très saint patron Guibert. L'affluence fut extraordinaire et on l'évalua à 12.000 personnes. Nous résolûmes d'y laisser le corps du saint; il s'y fit tant de prodiges que ce lieu est vénéré partout et fréquenté de toutes parts ».

Le duc de Brabant continua à s'intéresser à Mont-Saint-Guibert, puisqu'il l'érigea en village en 1125 comme l'a montré le R.-P. Lefèvre, S.J. Notons, en passant que le maire de Mont-Saint-Guibert avait sous ses ordres un « forestier ». Entre 1142 et 1152, le duc accorda l'établissement d'une foire en ce lieu. Vers 1305 Guillaume de Bonlez offrit le moulin de Mont-Saint-Guibert à l'Abbaye de Gembloux. Le village continua à se développer puisqu'un hôpital est cité en 1459. Chose importante, la localité possédait un perron, symbole des libertés. On n'en connaissait que deux autres dans le Brabant wallon, à Nivelles et à Linsmeau. Le perron avait disparu depuis belle lurette, lorsqu'en 1947 on eut la

nable bataille de Waterloo, les troupes de Grouchy utilisèrent les défilés de Mont-Saint-Guibert pour se retirer vers Gembloux. En 1835, le sieur Jean-Baptiste Piel installa au lieu dit: « Les Vignes » un moulin pour forger le fer, dont la roue était mue par l'Orne, et qui fut à l'origine des importantes papeteries locales.

Mont-Saint-Guibert a fait l'objet de plusieurs études remarquables, dues à des collaborateurs de l'Institut de Sociologie Solvay, et publiées en 1958. Ils y étudièrent notamment la géographie, l'histoire, le rôle social de la profession, la démographie, ...

L'Arrêté Royal du 7 janvier 1952 accorde à Mont-Saint-Guibert des armoiries qu'il n'est pas inutile de décrire « de sinople à la fasce d'or accompagnée en chef à dextre d'une étoile à six rais du même, l'écu posé devant un Saint Guibert auréolé vêtu de l'habit de chœur de l'ordre de Saint Benoît tenant de la dextre un fouet aux quatre lanières retombant en pal et de la sénestre l'écu, posé sur une terrasse avec, déposés sur celle-ci à sénestre, une épée placée en fasce la pointe à dextre avec les gantelets passés en sautoir, le tout d'or ». Si nous continuons à remonter l'Orne, nous rencontrerons le Moulin d'Alvaux, à Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, dans

un site ravissant et celui à poudre d'Hévillers. On doit mentionner encore à Hévillers un donjon du XIVe siècle, à la cheminée bien conservée, la cure (1780) bâtie par les Prémontrés d'Heylisse, le château de Bierbais (1829) et sa chapelle qu'entoure un parc planté de belles essences.

Notre itinéraire passe ensuite par Corbais où nous nous arrêterons d'abord à la cure où œuvra l'abbé Th. Ploegaerts, historien qui, entre autres, nous a laissé un important ouvrage sur les moniales cisterciennes; puis à l'Eglise Saint-Pierre, bâtie en 1773 selon les plans de Janotte, puis agrandie en 1856. On y trouve des fonts baptismaux et un crucifix gothiques, de beaux chandeliers de cuivre du XVIIe siècle, des lustres en cristal anciens...

Le château-ferme, en briques et pierres blanches, à pignons en escalier et tourelles, date de 1618. Parmi ses propriétaires, notons Charles-Albert Legros, qui fit la Révolution brabançonne et les campagnes napoléoniennes et dont le nom est inscrit au Panthéon à Paris.

A Corbais, qui se trouvait « compris dans l'ancien Hesbaing » comme l'écrivit Butkens, nous sommes sur la route Namur-Bruxelles et deux lieues seulement nous séparent de Wavre d'où nous sommes partis.

Les sablières de Mont-Saint-Guibert.



bonne idée de réédifier celui-ci. A cette fin, on s'aïda du dessin de Dom Papin figurant dans les « Gesta Abbatum Gemblacensium » (1524). Les coteaux de Mont-Saint-Guibert étant favorables à la culture de la vigne, des ceps y furent plantés dès le XVIIe siècle.

En 1667, au moment où les troupes de Turenne guerroyaient dans notre pays, les habitants de Mont-Saint-Guibert se signalèrent par une brillante action de guérilla. Les « Mémoires Militaires » estiment même « qu'il est digne d'être tiré de l'oubli ». N'empêche que le roi Soleil leur fit payer 30,880 florins!. Le relief mouvementé du village a toujours servi les belligérants. C'est ainsi qu'après la mémo-



La maison de l'Ordre de Léopold à Bruxelles

par Pierre GIRAUD

l'ecclésiastique, l'avocat, l'artiste... Tous les parlementaires n'acquiescèrent pas immédiatement à la proposition. Avant de ratifier la loi par 32 voix contre 2, un député s'était écrié: « Vous voulez donc instituer une caste aristocratique dans le pays? » A quoi le comte de Merode répondit, très calme:

« Nous voulons simplement récompenser ceux qui le méritent! »

Le 11 juillet suivant, naissait l'Ordre de Léopold. Notre Souverain, Léopold 1er, en fut, comme il convenait, nommé Grand-Maitre. Le premier décoré fut un étranger: un caporal français qui, lors des événements de 1830, s'était distingué au siège d'Anvers. Bientôt, l'Ordre s'étendit et différents grades furent peu à peu créés: après celui de Chevalier, ceux d'Officier, de Commandeur, de Grand-Officier, enfin de Grand-Croix.

A l'occasion des fêtes commémoratives du centenaire de la fondation de l'Ordre, en 1932, on songea un instant à célébrer celui-ci par des festivités et des manifestations publiques, telles que cortège, séance académique, etc. Une délégation composée notamment du comte Charles de Broqueville, du lieutenant-général Biebuyck et de M. Georges Vaxelaire fut, à cet effet, reçue par le roi Albert.

« Vos idées sont excellentes, dit-il tout d'abord, et je les approuve entièrement. Mais pour célébrer ce centenaire, ne croyez-vous pas qu'une fondation serait pratique et durable à la fois: celle d'un foyer qui permettrait aux titulaires de l'Ordre de se rencontrer, de se mieux connaître et de s'entraider? »

Le conseil royal était plein de sagesse. C'est pourquoi fut fondée, deux ans plus tard, la Société de l'Ordre de Léopold qui — exactement en juin 1934 — installa tout d'abord ses modestes bureaux dans une demeure située au 213 de l'avenue Louise. A

quatre années de là, elle put acquérir le bel immeuble qu'elle occupe aujourd'hui au n° 27 de la rue de la Science. Cette installation se fit grâce à la générosité princière d'un Arménien de naissance, industriel du commerce de l'acier entre la Belgique et l'Egypte, M. Nahan Khorassandjian, qui avait, peu après 1918, obtenu chez nous la grande naturalisation. Non seulement M. Khorassandjian acheta la maison, au nom de la Société de l'Ordre de Léopold, mais il tint, en outre, à honorer toutes les factures de restauration et d'ameublement. J'ajoute qu'il le fit sous le couvert de l'anonymat et que c'est à sa mort seulement que, en 1944, son identité fut révélée au public. Dans le hall d'entrée de l'hôtel, une plaque rappelle aux visiteurs son nom et son geste généreux. Cette munificence est d'ailleurs devenue une tradition que Mme Khorassandjian et son neveu, M. Gurdjian, se plaisent à perpétuer pour le plus grand bien de la Société.

Dès qu'on franchit le seuil de la Maison de l'Ordre de Léopold (dont les différentes pièces sont mises à la disposition des membres de la Société), on est saisi par l'atmosphère de paix — j'allais dire de recueillement — qui y règne. Involontairement, on baisse quelque peu le ton. Le mobilier est accueillant; les vitraux qui tamisent une lumière trop crue, invitent à la sérénité; les pas sont étouffés par des tapis vénérables. Des portraits de décorés illustres tapissent les murs. Cà et là, des drapeaux suspendent leurs plis dans le silence. Des vitrines conservent de nombreux souvenirs réunis grâce à des dons.

Au premier étage, s'ouvre la Salle du Conseil. Le salon de lecture est orné — cadeau du comte Charles de Broqueville — du portrait en pied du roi Albert, par Jacques Madyol. Plus loin, un coffret scellé renfermant un peu de terre prélevée au Fort de Breen-



L'église Saint-Martin de Tourinnes-la-Grosse, joyau de la vallée de la Néthen.

L'Eglise Saint-Martin de Tourinnes- la-Grosse

par Jos SCHAYES



L'édifice adroitement restauré surprend le visiteur par la pureté exceptionnelle de ses lignes.

L'ÉGLISE Saint-Martin de Tourinnes-la-Grosse est assurément, de toutes les églises de la région d'Entre Dyle et Gette, celle qui offre le plus d'intérêt historique. Elle constitue le joyau de la Vallée de la Néthen et tout touriste en quête de particularité se doit de lui rendre visite. Elle est d'ailleurs classée, sur proposition de la Commission des Monuments et des Sites, depuis 1946 et les travaux de restauration en lui restituant son aspect d'origine ont contribué à la rendre plus intéressante encore.

Située en haut d'un promontoire sablonneux qui s'avance au confluent des vallées creusées d'une part par le ruisseau « la Néthen » venant de Beauvechain et d'autre part par le ruisseau de Mille, elle domine le village qui en grande partie s'est étalé le long des eaux. Quelques maisons, la cure

et les écoles entourent la petite place où elle est érigée. Là aussi un grand marronnier étend sa ramure au-dessus d'une antique pompe qui ferait croire que nos ancêtres étaient des géants. Le chemin principal qui y conduit est en pente raide et un beau panorama retient le touriste dès qu'il atteint l'église. Un escalier rustique y aboutit d'autre part et venant du moulin, un large et pittoresque sentier arpenté la côte; c'est le « tienne del haye » du nom d'une ancienne demeure. Tout ce décor est empreint d'un provincialisme tranquille qui incite au rêve. L'origine de Tourinnes est mystérieuse comme celle de la plupart de nos villages. Carnoy fait dériver son nom du mot germanique « thurina » (buisson d'épines), mais peut-être est-il issu d'un tornacum romain, comme le serait Tournay, ou d'un temple au dieu

Thor de la légende germanique. C'est que depuis la plus haute antiquité, l'ancien chemin Louvain-Namur traversait l'endroit et il est fort probable que cette « via regia » ou voie royale, « cogniche voye » en 1356, « col-lés voye » actuellement, était déjà aux temps des Romains un diverticulum important, qui partant de Perwez se dirigeait vers le Nord. Ce qui semble le prouver, c'est qu'en 1405 dans un vieux parchemin de l'église de Tourinnes, elle porte le nom de « tige d'Haquedar » (ancienne ferme à Roux-Miroir près de laquelle ce chemin passait). C'est sur ce chemin important durant tout le Moyen Age que s'est fixé Tourinnes de même que plus tard la ferme de l'Espinette et la Chapelle Saint-Corneille à Mille en 1460. Serait-ce durant les trois années pendant lesquelles saint Amand fut évêque

de Tongres-Maestricht aux environs de 647 que notre population fut convertie au christianisme? C'est vers cette époque qu'il convertit saint Bavon, qui selon toute vraisemblance donna son nom à Beauvechain. Or, saint Amand avait une vénération particulière pour saint Martin, évêque de Tours, dont il répandit la légende en notre pays en lui consacrant de nombreuses églises. Félix Rousseau dans « Namur ville mosane » dit: « Les vocables St-Martin, St-Remy, St-Hilaire sont toujours intéressants à relever car le plus souvent ils attestent en faveur de l'ancienneté d'une église. » Comme le dit E. de Moreau dans son « Histoire de l'Eglise en Belgique », il est certain qu'un grand nombre de paroisses rurales existaient déjà à l'époque carolingienne puisque la perception des dîmes y était établie. Elles

étaient donc déjà délimitées. Mais le mystère reste néanmoins complet sur l'origine de l'église de Tourinnes. Tarlier et Wauters qui, au siècle passé, écrivirent l'histoire de toutes les communes de l'arrondissement de Nivelles et tous ceux qui les ont cités depuis, supposaient qu'elle pouvait dater de la fin du XIIe s. à cause de certains éléments gothiques de la tour et du chœur mêlés au style roman qui la caractérise. Quant aux trois nefs formant le vaisseau de l'église, elles avaient perdu une bonne part de leur cachet ancien par des travaux malencontreux. En effet, les fenêtres supérieures de la nef centrale avaient été rendues aveugles par un immense toit qui recouvrait les trois nefs d'une seule envolée. Tarlier et Wauters durent se glisser sous les combles des basses-nefs pour les aperce-

voir car à l'intérieur de l'église elles avaient été bouchées par du plâtras. Des plafonds plats recouvraient chacune des nefs et étaient peints à la chaux. Les piliers autrefois carrés avaient été fortement chanfreinés pour donner plus de lumière à l'édifice, ce qui les faisait paraître octogonaux. Un jubé sans style masquait la voûte de la tour. Voilà pourquoi les archéologues ne prenaient pas position et classaient toujours l'église de la fin de la période romane, début de la période gothique donc vers 1200. Mais un événement allait remettre en jeu le problème. En effet vers 1933/34, tout l'intérieur de l'église, murs et piliers furent débarrassés du plâtras qui les recouvrait. Toutes les pierres étaient à nu et l'église prenait un aspect austère qui ne manquait ni de grandeur ni d'origina-

lité. On s'aperçut alors que le chœur et la tour se raccrochaient à une nef centrale infiniment et indiscutablement plus ancienne. Les fenêtres supérieures réapparurent toujours aveugles à cause du toit, mais cette fois visibles de l'intérieur. Les matériaux employés, pierres à l'état brut non équarries composant les murs des nefs, contrastaient avec les pierres des murs de la tour et du chœur beaucoup plus régulières. Les plafonds blancs seuls subsistaient ne s'alliant plus du tout avec l'ensemble. Mais les spécialistes reculaient déjà l'érection de cette partie de l'église aux environs de l'an 1000.

Vint la guerre 40/45. Beaucoup d'églises furent détruites dont certaines fort anciennes comme celles de Nivelles et d'Orp-le-Grand. Grâce aux fouilles effectuées depuis, les archéologues ont acquis une meilleure connaissance de l'architecture préromane des IX^e et X^e siècles. L'église de Tourinnes également ébranlée par les bombardements de la plaine d'aviation de Beauvechain devait être restaurée. Sous l'impulsion éclairée du doyen Langlet, des études furent faites, le sol fut fouillé, les matériaux analysés, les dimensions confrontées. De tout cela il ressort que l'église de Tourinnes se rapproche par ses dimensions des basiliques primitives, exemptes de tour à l'origine et ne disposant que d'un chœur aux dimensions réduites. La nef centrale serait la plus ancienne nef à piliers conservée en Brabant. Voici les critères qui militent en sa faveur: piliers carrés comme l'ont démontré les fondations, plus larges que les murs qu'ils soutiennent sans aucun chapiteau; arcades en demi-cercle outrepassé en fer à cheval de rayons inégaux; nef centrale très large et peu élevée avec fenêtres supérieures très petites. L'architecture en est primitive et remonterait à l'époque carolingienne.

C'est probablement au XII^e siècle que le Chapitre de St-Paul de Liège, décimateur du village, résolut d'y adjoindre une tour et d'agrandir le chœur. Cette tour est construite en belles pier-

res de Gobertange. Elle est énorme et trapue et dépasse même la largeur de la nef centrale. Les murs ont une épaisseur de 1,60 m à 1,80 m sans compter une plinthe extérieure en saillie de 18 cm. Cette épaisseur est destinée à soutenir une voûte énorme qui est parée de nervures grossières et qui s'élève à la hauteur de la nef centrale avec laquelle elle communique par une immense ouverture en ogive. Aucun contrefort n'existe à l'extérieur. C'est cette tour massive, qui donna à Tourinnes aux alentours de 1800 le surnom de « la Grosse ».

Une rose ou oculus éclaire la tour au-dessus de la porte d'entrée. A l'intérieur, elle revêt la forme d'une clef afin d'éclairer vers le bas. La porte d'entrée fut garnie d'un encadrement « Renaissance » en 1646. A l'étage supérieur se profilent sur trois faces deux petites fenêtres romanes accolées et séparées par une colonnette. On y monte par un escalier de pierre qui forme une sorte de tour semi-ronde accolée à l'angle S-E de l'autre et surmontée d'un clocheton séparé. Le clocher est carré à sa base puis se subdivise en huit pans. Il est peu élevé ce qui augmente l'aspect trapu de l'ensemble. Huit lucarnes s'ouvrent à mi-hauteur, une dans chaque pan. Les comptes de la fabrique de l'année 1564 signalent à cette date la réédification de la tour par des charpentiers de Louvain avec le consentement de l'archidiacre de Jodoigne.

D'autre part, un nouveau chœur semble avoir été greffé sur l'ancienne basilique peu après 1200 afin de l'agrandir. Comme le dit *Lemaire*, le plan en est resté roman. Il se compose d'un presbyterium carré et d'une abside circulaire divisée en cinq parties par des contreforts-pilastres chargés de soutenir la voûte. Le presbyterium offre de chaque côté une fenêtre cintrée qui surplombe la porte de chacune des sacristies, tandis que chaque subdivision de l'abside est dotée d'une fenêtre ogivale séparée les unes des autres par le départ des voûtes. Ces voûtes sont ornées d'épaisseurs nervures

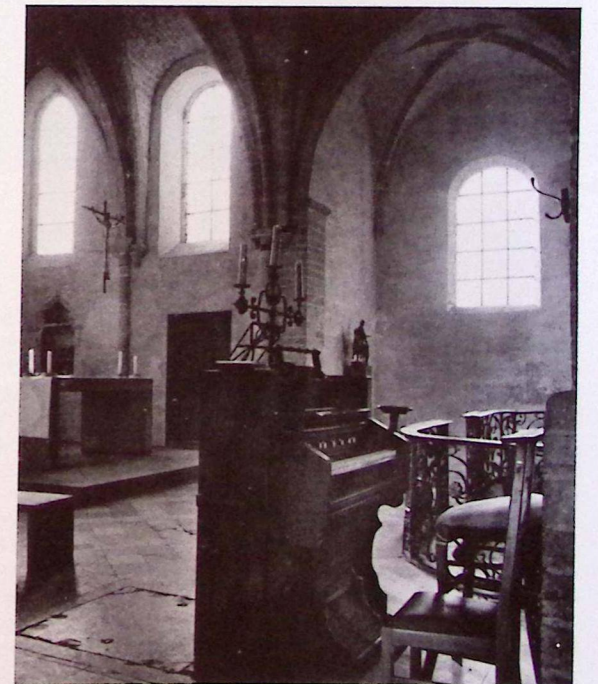
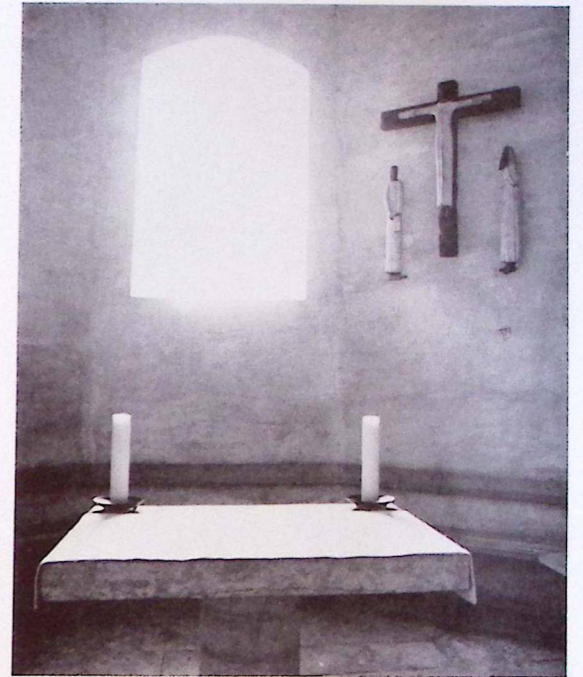
moulurées qui convergent vers un point central et qui sont d'un si joli effet. Les voûtes du presbyterium comme celles du transept sont des voûtes d'arêtes reposant aux quatre coins sur des consoles dont deux sont soutenues par un début de colonnette et deux autres par une colonnette ronde reposant sur un petit piédestal. Ce sont les seuls ornements faisant saillie sur le mur plat du chœur, mais l'ensemble est réellement agréable à l'œil. A l'extérieur, la corniche du toit repose sur des modillons romans qui au-dessus des contreforts sont ornés de têtes humaines. Certains éléments réemployés pourraient être fort anciens.

Cependant tout ce beau travail n'est pas l'original. Les archives de l'église nous signalent « la chute du chœur » l'an 1684. De grands travaux de réédification furent entrepris dans les années qui suivirent, au chœur et au transept. Ce fut un modeste tailleur de pierre de Gobertange appelé Jean de Gest qui fournit les pierres et assista les maçons de l'endroit « pour montrer les ogives ». C'est probablement lui qui conçut ce travail car il n'est pas fait mention dans les comptes de l'intervention d'un architecte.

Les archives de l'église de Tourinnes sont pauvres, seuls subsistent les comptes de la fabrique des années 1592 à 1639 et de 1685 à 1710, ainsi qu'un recueil d'actes anciens recopiés vers 1702 par Henri Fizenne, marlier de l'église. Nous n'avons donc que des données incomplètes sur les travaux qui furent effectués aux bâtiments du culte au cours des siècles passés. Les guerres de religion au XVI^e s. et les armées qui stationnèrent dans la contrée au cours du XVII^e s., vivant sur le pays, furent funestes à l'église de Tourinnes. De nombreuses restaurations eurent lieu. Les portes furent brisées on maintes occasions et peut-être que l'église fut incendiée. La tour fut réédifiée en 1564 et réparée en 1570 par des charpentiers de Louvain. En 1610 on remplaça une nouvelle porte de chêne démolie par des soldats. En 1613, les manants engagèrent une pièce

Ci-contre : A l'intérieur de l'église, l'art moderne s'intègre parfaitement dans un ensemble où tout n'est qu'harmonieuse austérité. Ci-dessous : Le bras droit du transept et l'entrée du chœur.

des biens communaux pour refaire les « assyntes » ou bas-côtés de l'église. Outre ce, une taille fut mise sur tous les paroissiens de Tourinnes tant du pays de Liège (Tourinnes) que de Brabant (Mille et Nodebais). En 1615, on acheta une double porte pour faire un parvis à l'église. Les maçons réparèrent la muraille des fenêtres du chœur de Notre-Dame, ainsi que le toit et les verrières. En 1620, le suffragant de Liège est venu réconcilier l'église qui avait été profanée. En 1632, on repeint les autels et les statues de saints et les scailteurs de Wavre recouvrent les asseintes. En 1634 et 1636, « temps calamiteux et misérables de guerres » *Tarliet et Wauters* qui, au siècle passé, eurent encore la possibilité de consulter d'autres documents, disent : Pendant les mois d'octobre et de novembre 1657, on répara la muraille de l'asseinte nord, on abattit la muraille et la vieille voussure qui s'en allaient en décadence, de même qu'une partie de la muraille de l'asseinte sud proche de la nouvelle chapelle. La date de 1658 se trouve inscrite sur l'une des pierres de l'encadrement extérieur de la grande fenêtre qui éclaire le transept. Il est à remarquer que les fenêtres qui éclairent l'asseinte méridionale sont en plein-cintre tandis que celles de l'asseinte nord sont à cintrage surbaissé, il faut croire qu'elles ne sont pas de la même époque. Il faut croire également que c'est au cours de ces travaux que la chapelle méridionale ou Chapelle Notre-Dame fut recouverte de la petite tour à huit pans se terminant par un bulbe assez original. C'est en 1676 et 1683 qu'on édifia deux nouvelles sacristies qui n'offrent aucune particularité architecturale mais





La nef centrale serait la plus ancienne nef à piliers conservée en Brabant. Adossée à un des piliers, la chaire de vérité, menuiserie baroque de la fin du XVII^e siècle.

tuelle, ni quand fut établi l'immense toit recouvrant les trois nefs d'une seule envolée rendant aveugles les fenêtres supérieures de la nef centrale. Aucun renseignement non plus sur l'établissement des caveaux de sépulture situés l'un sous le chœur réservé aux curés de la paroisse et l'autre en travers des nefs pour les personnes de distinction, qui doivent remonter avant 1700 d'après les pierres tombales qui les recouvrent.

Tout ceci afin d'essayer de se faire une image de ce qu'a été l'église de Tourinnes au cours des siècles et surtout pour justifier la récente restauration qui fut conduite sous la haute direction du professeur Lemaire de Louvain.

Quel fut le but poursuivi lors de cette restauration?

La réponse est simple: redonner à chacun des éléments qui composent l'église son aspect d'origine. Nous distinguons donc trois parties: les nefs, la tour, le chœur.

Les nefs constituent la partie vénérable. C'est la plus ancienne nef à piliers du Brabant (époque carolingienne). C'est elle qui avait le plus perdu son cachet primitif. On a rabaissé le toit des basses nefs de chaque côté afin de dégager les fenêtres supérieures de la nef centrale, lesquelles ont été rétablies en conformité avec l'art préroman. Des plafonds plats en

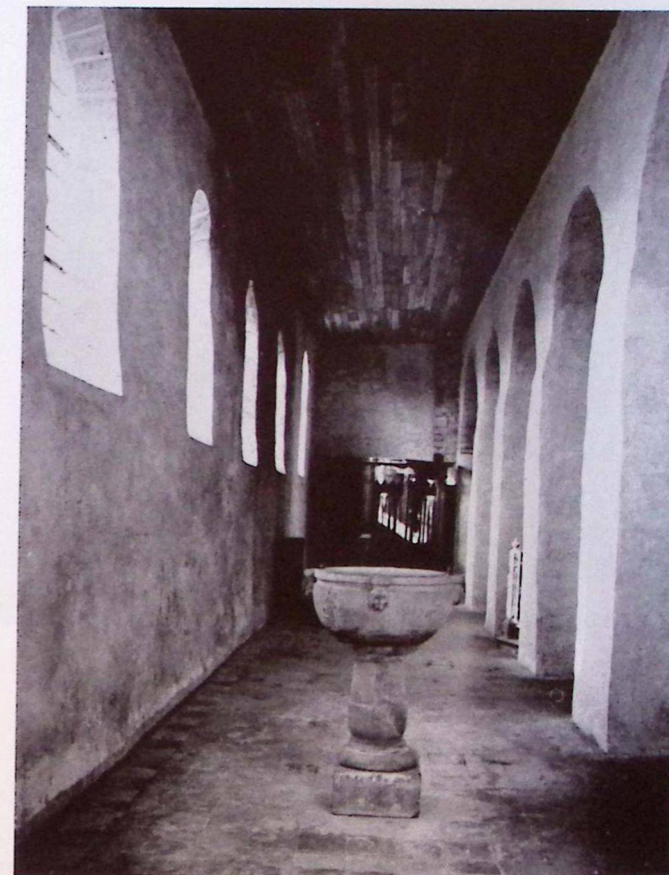
Les nefs latérales ont été rabaissées et leur plafond, comme celui du vaisseau central, a retrouvé sa belle matière primitive: le bois.

vieux chêne ont été remplacés, avec poutres apparentes au-dessus de la nef centrale. Ils sont une vraie réussite par l'aspect archaïque qu'ils confèrent à l'ensemble. Les piliers ont repris leur forme carrée initiale comme dans toutes les églises romanes. Tous les murs et piliers en moellons bruts ont été réenduits de plâtras parce que telle était leur destination première.

Du côté tour, on n'a fait qu'enlever le jubé qui masquait la toute belle voûte à nervure qui surprend par sa masse et sa hauteur. La majestueuse ogive qui la rattache à la nef centrale reprend ainsi toute sa beauté première et l'épaisseur des murs se marque ainsi davantage. Ici, pas de plâtras, les pierres étant régulières.

Dans le chœur et les transepts, il y a peu de modifications. On a réenduit les murs et les voûtes en partie, certaines réparations ayant été exécutées en moellons irréguliers et même en briques. On a donc visé à redonner une unité d'ensemble et à mettre en relief les lignes harmonieuses des voûtes. Ajoutons qu'une nouvelle chapelle de semaine a été édifiée sur l'emplacement de l'ancien baptistère et est donc accolée à la tour sur son côté septentrional. L'entrée se fait sous la tour et le style s'allie au style général de l'édifice.

Ainsi restaurée, l'église Saint-Martin de Tourinnes surprend le visiteur par une



pureté de ligne d'une sobriété étonnante formant un ensemble inaccoutumé. A part la voûte du chœur, aucun élément ne retient spécialement le regard. Tout est simple, tout est modeste, mais l'ensemble impressionne par une harmonieuse austérité qui confère à l'édifice une atmosphère de recueillement. C'est comme si la pensée des milliers d'aïeux, qui durant trente générations ont successivement fréquenté ces lieux, était encore présente. C'est la même ferveur religieuse qui unit leurs efforts passés aux efforts présents pour sauvegarder cet héritage com-

mun, lequet prend toute sa valeur à notre époque par une meilleure prise de conscience des choses du passé.

Il faut rendre hommage à tous ceux qui ont œuvré à cette restauration, à Monsieur le Doyen Langlet qui fut le promoteur, à Monsieur le Curé Beauvignet qui fut le continuateur, au Conseil de Fabrique et surtout à Monsieur le Professeur Lemaire qui fut le guide éclairé vers la réalisation finale.

On peut dire que la Vallée de la Néthen a désormais son joyau: la plus ancienne nef à piliers de l'époque préromane conservée en Brabant.

qui ont conservé leur lambrissage d'époque de même que les portes s'ouvrant sur le chœur. En 1684, à la suite de la « cheute du chœur » dont nous avons parlé plus haut, on rétablit le nouveau chœur, de même que le transept nord ou Chapelle Ste-Croix qui fut également surmontée d'une petite tour à huit pans avec bulbe terminal. En 1690, le chœur et la « nefve » furent entièrement repavés à charge de la fabrique et du Chapitre de Saint-Paul de Liège. En 1693: l'église ayant à nouveau été profanée par un homicide perpétré lors du campement des Fran-

çais, le suffragant de Liège est venu réconcilier l'église. En 1696, une des assentes est recouverte de paille. Il est vrai que cette période est signalée comme difficile, les terres sont en friche, la misère est générale, les redevances ne sont pas payées, c'est la ruine totale des deux villages formant la communauté de Tourinnes-Beauvechain. Par après, nous n'avons plus d'archives et nous ne savons pas à quelle époque le jubé qui était autrefois à l'entrée du chœur fut placé au-dessus de la porte d'entrée masquant la voûte de la tour, ni quand le parvis prit sa forme ac-



Le musée

une maison où
je me trouve
chez moi

par Anne-Marie BRASSEUR-CAPART

UN dimanche de 1932, Jean Capart, l'illustre égyptologue belge, nous pilotait dans son cher Musée du Cinquantenaire. A un moment donné, il s'approcha d'une fenêtre et, voyant la foule dans le parc, il prononça ces paroles inoubliables pour moi : « Qu'il y ait du soleil, qu'il pleuve ou qu'il vente, la plupart de ces promeneurs n'entrent jamais ici. Certains visitent les musées lorsqu'ils sont à l'étranger, mais bien peu comprennent que ces trésors sont le patrimoine de tous ceux qui s'intéressent à l'Homme, à l'Art ou à la Science, sous toutes ses formes. « J'ai connu en Haute-Egypte un jardin embaumé, rempli de fleurs. Des jardiniers diligents l'entretenaient depuis des années dans un ordre parfait, bien que le maître ne vienne jamais occuper la maison charmante qui se

trouvait au centre de ce paradis. On se borne à le faire admirer aux touristes. Ceux-ci partent souvent avec un sentiment d'envie à l'égard de ce propriétaire. Ce dernier m'a souvent fait penser au Musée. **Le public en est le propriétaire**, mais il ne le visite guère. Le trésor est mis à la disposition de chacun, mais personne ne songe à en jouir. J'affirme, ajouta-t-il, qu'il n'y a pas un homme, quels que soient son origine, sa formation, son degré d'éducation, qui ne puisse découvrir dans nos collections quelque chose de nature à l'intéresser ou à l'émouvoir. Un vieil adage latin dit : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Dans nos maisons se trouve à la disposition de tous, une des plus vastes encyclopédies qui soient ». Vous étonnerai-je en vous disant que,

depuis ce jour, chaque fois que je me trouve dans un pays, je m'efforce de comprendre l'âme des peuples, leur évolution, leur folklore et ce qui les entoure, en visitant ces hauts lieux de la civilisation que sont les musées ? Entre l'archéologie, l'ethnographie et les sciences naturelles, il y a des connexions étroites. Concevrait-on un passage au Caire, à Florence ou en Grèce, sans les visiter, à Monaco sans s'intéresser au Musée océanographique ? Mais, ce qui est vrai pour des pays au passé si riche en art et en histoire, pour des collections aussi exceptionnelles, l'est également pour les musées plus modestes. C'est pourquoi, pour ma part, je préfère voir **sur place** les collections régionales qu'une centralisation générale dans les grandes villes où celles-

« On a compris, à partir de Darwin, qu'il y avait un phénomène unique qui s'appelle la Vie et que ce phénomène devait être étudié dans ses manifestations les plus diverses ». (Jean Capart)



ci se dépersonnalisent. Car, organiser un musée n'est pas seulement la recherche du passé, mais également un besoin de survivance qui pousse les hommes à transmettre un message, à se faire connaître aux générations futures. Dans l'évolution de l'humanité, il y a le sens de la curiosité et de la continuité. Les Américains affirment qu'un musée est aussi utile à la collectivité qu'une église et une bibliothèque.

* * *

En nos pays, la formation dans les écoles tend de plus en plus à ouvrir des horizons à la génération montante et à enseigner à visiter intelligemment les musées. L'art n'est pas réservé à une petite élite. Je pense qu'il deviendrait rare maintenant celui qui

s'écrierait comme le chansonnier parisien « C'est beau Rome ! mais le Forum, ce que c'est cassé ! » en s'imaginant qu'il a été détruit lors de la dernière guerre... L'indifférence n'est pas due au manque d'intelligence de la foule, mais bien à un manque d'information. Une préparation est donc nécessaire. En préconisant le service de documentation et surtout le « Service éducatif des Musées », le premier pas est réalisé dans de nombreux établissements, depuis l'entre-deux guerres. En Belgique, lors d'un concours inter-scolaire, au sujet de la préhistoire, on posait la question de savoir ce que les enfants avaient retenu de leur visite dans cette section. Une fillette répondit : « Nous avons appris comment les sauvages deviennent des messieurs ! ». Ce « Service éducatif est la première

étape de l'instruction des jeunes, dans tous les domaines ». Il forme leur goût et, ne l'oublions pas : les enfants d'aujourd'hui seront parents, demain ! Cependant, malgré les efforts réalisés et la propagande, trop de musées sont encore délaissés ; le visiteur s'y sent étranger ; on y parle à voix basse ; un gardien passe indifférent ou soupçonneux...

Bien des conservateurs se plaignent de l'insuffisance du personnel qui les oblige à fermer certaines salles. Ne pourrait-on s'adresser aux pensionnés désœuvrés ? On leur créerait ainsi un centre d'intérêt et beaucoup d'entre eux pourraient, en s'instruisant, devenir capables de guider le public. Une autre condition de réussite est de rendre ces « Maisons » plus attrayantes. Un certain roulement éviterait l'encom-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

LA MAISON DE L'ORDRE DE LÉOPOLD A BRUXELLES

suite de la page 41

donk, en souvenir des victimes de l'occupation allemande. Au plafond, les blasons de nos neuf provinces s'épanouissent en éventail... Tout proches, un bar de style moderne et une salle de jeux. Au second étage, une enfilade de salons dont une salle de conférences capable de contenir une centaine d'auditeurs.

Je viens de dire que la Maison de l'Ordre de Léopold respirait la quiétude, ce qui ne signifie cependant pas qu'elle soit, pour autant, inactive. Bien loin de là. Dans cette demeure de bon goût, on travaille avec intensité. En effet, des buts très pratiques ont été assignés à la Société, revêtant un caractère social qu'on ne saurait trop admirer.

La Société s'efforce tout d'abord de resserrer les liens de solidarité entre tous les titulaires de l'Ordre. Elle cherche à faire bénéficier ceux-ci des avantages de leur situation morale. En outre, elle aide, dans la mesure de ses moyens, les membres qui se trouvent dans l'incapacité de travailler en leur accordant, par exemple, des prêts d'honneur et des dons. Elle intervient aussi pour permettre aux orphelins des décorés de terminer le cycle de leurs études et encourage les étudiants en offrant des Prix aux plus méritants d'entre eux: le Prix de l'Ordre de Léopold (5.000 francs), le Prix Maître Fernand Levêque (5.000 francs), le Prix Docteur A. De Leeuw (10.000 francs). Enfin, elle accorde des secours aux veuves des décorés qui demandent son assistance. Son dernier projet est d'installer les vieillards dans une Maison de repos.

Voilà le genre d'activité qui se déploie derrière la façade austère du n° 27 de la rue de la Science. Un musée? Oui, et plein de vénérables souvenirs, mais aussi un foyer rayonnant qui étend ses bienfaits sur tout le pays sans éprouver le besoin de le clamer très haut.

La 7e Exposition de la Faune Marine attend votre visite

Inaugurée en octobre dernier au local du Cercle d'Histoire Naturelle de Bruxelles, 23, rue du Boulet à Bruxelles (à 350 mètres de la Bourse) l'exposition de la Faune Marine, qui en est cette année à sa septième édition restera ouverte jusqu'à la fin du mois de février 1968.

Les collections présentées au public comptent parmi les plus riches et les plus importantes qui aient été réunies en Europe. Elles comprennent un ensemble absolument unique de coquillages exotiques, des oursins, des étoiles de mer de nos côtes et de celles des Etats-Unis d'Amérique, des coraux magnifiques et une foule d'organismes marins aussi curieux que captivants.

Les pièces ont été placées dans des cadres (au total 500 cadres) présentés d'une manière particulièrement attractive. Signalons qu'une section spéciale à haute portée didactique est consacrée au littoral de la mer du Nord.

Les jours et heures d'ouverture ont été fixés comme suit:

les samedis: de 14 à 18 heures;
les dimanches: de 14 h. 30 à 18 heures;
les mercredis: de 14 à 17 heures.
L'entrée est entièrement gratuite.

En outre, l'association tient, comme par le passé, ses services à la disposition de toute personne souhaitant approfondir ses connaissances dans ce domaine du monde marin, qui recèle d'étonnantes richesses.

D'autre part, la Faune Marine vient de publier son bilan après sept années d'activités. Nous en reproduisons ci-dessous les passages essentiels.

C'est en février 1961 que fut présentée pour la toute première fois à Bruxelles une exposition d'organismes marins consistant en coquillages, étoiles de mer, crabes, coraux, etc... tant indigènes que tropicaux. L'exposition en question était l'œuvre d'une association créée en 1960 et dénommée La Faune Marine. Ce groupement avait eu en prêt une collection particulière appartenant à deux familles, collection peu importante en réalité et se résument à une cinquantaine de cadres où l'on avait placé en hâte et pêle-mêle des organismes marins fort divers. L'année suivante, à l'initiative de Messieurs Haulot (Commissaire Général au Tourisme) A. Cappart (IRSN) Vandembore (Instruction Publique), l'opération « Coquillages » était mise sur pied. A cette occasion la jeune association La Faune Marine fut appelée à collaborer activement à ce concours qui remporta un très net succès. En 1963, une intervention des propriétaires de la collection permit de présenter cette dernière d'une façon plus attractive et surtout plus ordonnée, qui fixa davantage les visiteurs. Au cours des années 1964 et 1965 les collections s'enrichirent considérablement grâce aux interventions toujours plus puissantes, au point de vue financier, des familles propriétaires de tout ce qui était exposé rue du Boulet.

L'année 1963 fut marquée par un événement important pour le développement de la Faune Marine. Son président, le Docteur Claude Rouget, fut appelé au Canada en tant qu'inspecteur fédéral au Health Control et devint rapidement l'un des dirigeants au point de vue sanitaire du plus grand parc naturel du monde, c'est-à-dire Wooden Buffalo Park, bien plus grand que le parc Albert au Congo. Cette nomination eut pour conséquence de développer considérablement la section consacrée aux grands lacs de l'Amérique du Nord. Grâce au Dr. Claude Rouget, les



Musée Instrumental: Clavecin à double clavier, construit par J. Couchet à Anvers en 1646.



Une des pièces de la collection de l'Assistance publique.

brement et puis, saint François de Sales ne disait-il pas que, pour bien prier, un peu de confort est indispensable... Pour attirer les visiteurs, ne faudrait-il pas qu'ils trouvent aussi un peu plus de confort: des salles de repos climatisées et fleuries, de bons fauteuils, des revues, et même, pourquoi pas?, dans les plus importants des musées, un restaurant. Les touristes ont trop souvent peu de temps disponible. Il faudrait les convaincre, particulièrement ceux qui visitent les sections d'archéologie, qu'ils n'ont pas, en intrus sacrilèges, violé un tombeau!... Les objets authentiques ne sont pas que des débris inanimés...

Chacun sait combien les Concerts de Midi attirent souvent un public nombreux qui apprend à jouir de l'Art et de la Beauté, d'une manière auditive

et visuelle. Pourquoi ne pas organiser plus de réceptions dans les musées (par exemple à l'occasion de congrès)?

Si au XVIIIe siècle, l'on ne pouvait voir « les cabinets de curiosité » que sur invitation, car c'était une faveur, actuellement, quand il n'est gratuit, le droit d'entrée est insignifiant. En rappelant au public que le but des musées est éducatif et récréatif à la fois, il serait bon d'informer tous ceux qui s'y intéressent, qu'ils peuvent avoir accès aux bibliothèques, services de documentation, ateliers de moulages, laboratoires, magasins, salles de conférences, de projections, etc. Ils seront ainsi documentés et cela favorisera d'éventuelles recherches. Il conviendrait de leur faire comprendre qu'ils seront bien reçus par un personnel

compétent et prêt à les aider. Eugène van Overloop répétait à ses assistants: « Le Musée doit rester fidèle à son idée originaire: c'est un centre de rayonnement de recherches scientifiques, mais dont le rayonnement sert à la collectivité ».

Sir Frédéric Kenyon aimait à dire: « La religion a sauvé bien des gens des effets d'une ambiance déprimante. D'autres ont trouvé secours dans les livres. L'amour et l'amitié peuvent fleurir dans les plus pauvres ruelles, où peuvent régner largement les vertus de charité, de piété, d'abnégation. Mais une des influences les plus créatives, les plus régénératrices, c'est encore la Beauté. Et s'il en est ainsi, n'est-ce pas un devoir de collectivité de veiller à ce que de telles choses soient accessibles à tous? ».

gouvernements australiens, britanniques, roumains et canadiens apportèrent une contribution aux expositions de la F.M. L'année 1966 fut marquée par divers incidents qui amenèrent l'avocat conseil de la Faune Marine à proposer une réforme de structure afin que soient mieux établis les droits des légitimes propriétaires des collections exposées rue du Boulet. La Faune Marine fut donc dissoute en tant que groupement naturaliste et remplacée par le Cercle d'Histoire Naturelle de Bruxelles, présidée par le Colonel Decarpentrie, défenseur du fort de Battice, en 1940, et ingénieur militaire en activité. D'autres personnalités appartenant à la Sofina, l'U.C.B. et même l'Académie Royale, vinrent renforcer les effectifs de la nouvelle société.

Le début de l'année 1967 fut marquée par un accroissement considérable d'organismes marins les plus divers dans les collections. Le Docteur Claude Rouget, nommé professeur de pathologie animale dans une université canadienne, intervint pour l'amélioration des collections de mollusques terrestres d'Amérique du Nord. C'est également en 1967 qu'un membre de la Faune Marine se fixa en Californie et put prendre contact avec les dirigeants d'une expédition scientifique explorant la baie de Californie. Des envois appartenant à la faune des côtes du Mexique furent effectués et, en 1968, le matériel qui parviendra à la Faune Marine en fera une exposition absolument unique en Europe.

Depuis sa création, la Faune Marine s'est défendue avec énergie d'être une société scientifique. Ses expositions se bornent à une mission de vulgarisation où le domaine esthétique est particulièrement mis en relief. Le côté didactique n'est cependant pas négligé de même que le domaine touristique, car beaucoup d'estivants, sans être des naturalistes et encore moins des savants, recherchent un passe-temps dans la récolte d'organismes marins échoués sur les plages. A cet égard la Faune Marine a puissamment aidé le

tourisme au littoral en suggérant une distraction aux enfants et aussi bien souvent à leurs parents. L'opération « Coquillages » l'a amplement prouvé. Le grand étonnement pour les visiteurs des expositions de la Faune Marine est de constater qu'elles ont été mises sur pied par de simples amateurs qui ne disposaient d'aucun moyen sérieux. Il serait particulièrement injuste, cependant, de ne pas couvrir l'aide apportée par de nombreux organismes officiels ou privés et à cet égard il faut citer:

Le Commissariat Général au Tourisme, qui fut le premier à comprendre l'intérêt des expositions de la Faune Marine, le Ministère de l'Instruction Publique, qui envoya sur place ses délégués, la Fédération Touristique du Brabant, Bruxelles-Agenda et le Syndicat d'Initiative de la Ville de Bruxelles, la R.T.T. dont l'action constante en faveur de la Faune Marine doit être soulignée, la Télévision belge, etc...

Parmi les journaux: Le Soir et la Libre Belgique ont contribué dans une large mesure au succès des expositions de la Faune Marine. Il y a également lieu de mentionner le journal La Lanterne, la Dernière Heure, l'Eventail, le Phare, etc...

Les mouvements de jeunesse doivent être également mentionnés: c'est le cas pour Pro Juventute, de Dimanche des Jeunes, etc. Le journal Tintin n'oublia pas la Faune Marine et relata le brillant exploit de son ancien président lors de la dangereuse mission qu'il accomplit dans le territoire de Mackensie pour mettre fin à une épidémie de charbon bactérien, qui ravageait les troupeaux de bisons de Wooden Buffalo Park, en 1967. A ce propos le Dr. Claude Rouget fut chaudement félicité par le Gouvernement d'Ottawa, qui lui octroya le titre de surintendant adjoint au Ministère de l'Agriculture pour l'Alberta.

Il est certain que malgré les embûches et les difficultés rencontrées au cours de son existence, les expositions de la Faune Marine ont fini par s'imposer.

Elles continueront à se développer et ses collections finiront par dépasser les collections officielles (c'est déjà le cas pour beaucoup d'entre elles actuellement). La qualité des personnes, visitant la Faune Marine, n'a fait qu'augmenter et certaines hautes personnalités scientifiques se rendent fréquemment rue du Boulet. A titre informatif, 65 écoles ont visité les expositions de la Faune Marine depuis 1961. Environ 10.000 personnes ont également pu se rendre compte de l'intérêt des expositions entre 1961 et 1967. Ces chiffres ne nécessitent aucun commentaire.

Emile Poumon et Marcel Depelsenaire ou deux talents au service de Bruxelles et de son passé

Lauréat du Prix Raph Alofs 1962 pour l'ensemble de son œuvre, notre éminent et estimé collaborateur, Emile Poumon, bien connu de nos lecteurs pour ses nombreux essais et études historiques, touristiques, voire artistiques et folkloriques, et Marcel Depelsenaire, qui donne ici la pleine mesure de son talent de dessinateur, proposent à notre méditation un ouvrage fort de 110 pages, édité par l'Office International de Librairie, et consacré à « Bruxelles-Témoignages du passé ».

Que le lecteur ne se méprenne pas, les auteurs se sont bien gardés d'offrir un « remake » plus ou moins fidèle des grandes fresques brossées par les historiens de Bruxelles, et Dieu sait s'ils sont nombreux en cette matière, pas plus qu'ils n'ont tenté de rédiger une copie plus ou moins conforme des savants traités d'architecture consacrés à notre capitale.

Au-delà des 135 dessins et croquis, dont on admirera la délicatesse de la touche tout comme la fermeté et la noblesse du graphisme, au-delà aussi du commentaire alerte, vivant, mais toujours rigoureux sur le plan scientifique,

les auteurs ont entendu interroger les monuments, les rues, les ruelles et jusqu'aux porches les plus modestes du Bruxelles d'autrefois pour en consigner les éloquentes témoignages et ressusciter ainsi un passé fait de prestige et de beauté. Grâce à l'heureuse combinaison du texte et de l'image, le lecteur découvre, au fil des pages, un Bruxelles dont le visage, mûri par les siècles, reste toujours une source d'intense émotion esthétique pour ceux qui savent le contempler avec les yeux du cœur.

D'une présentation soignée, « Bruxelles-Témoignages du passé » peut être obtenu en nos bureaux 2 et 4 rue Saint-Jean, à Bruxelles 1, au prix de 275 F, l'exemplaire.

Georges Olivet n'est plus

C'est le cœur étreint par l'émotion que nous avons appris le décès survenu, le 8 décembre dernier, à Braine-le-Château, de Georges Olivet, le dynamique et entreprenant président du Syndicat local d'Initiative.

La mort le frappa à l'âge de 69 ans, alors qu'il poursuivait sans faiblesse sa délicate mission présidentielle.

Chevalier de l'Ordre de la Couronne, Chevalier de l'Ordre de Léopold II, Titulaire de la Médaille Industrielle de 1^e Classe, il n'avait pas hésité en dépit des charges qui lui incombaient en tant que sous-directeur de la Banque Belgo-Congolaise, à prendre résolument en mains les destinées du Comité d'Initiative de Braine-le-Château. Enfant du terroir — il vit le jour dans la commune voisine d'Iltre — Georges Olivet fut l'un des premiers à saisir et à comprendre toute l'importance du patrimoine culturel et des richesses naturelles que recelait Braine-le-Château et, jusqu'à sa mort, il œuvra avec autant d'enthousiasme que de clairvoyance à la promotion touristique de sa cité d'adoption.

La Fédération Touristique du Brabant présente aux membres de sa famille ses profondes condoléances. Elle se souviendra toujours des éminents services que le défunt a rendus à la cause touristique de notre province.

Un château des Basses-Pyrénées héberge les touristes en toute saison

A Sus, près de Navarrenx, au pied même de la splendide chaîne des Pyrénées, M. Yves Bartouilh de Taillac, propriétaire du Château de La Roque, a pris l'heureuse initiative d'aménager dans son castel des appartements meublés, bénéficiant de tout le confort moderne. Ces appartements sont loués indifféremment à la semaine, au mois ou pour l'année.

La clientèle est constituée en majeure partie de touristes étrangers, attirés non seulement par le pittoresque des lieux mais également par la douceur d'un climat qui les met à l'abri des rigueurs de l'hiver.

Pour toutes précisions concernant les conditions de location, s'adresser à M. Yves Bartouilh de Taillac, Château de La Roque à Sus par Navarrenx, Basses-Pyrénées (France).

Un nouveau musée bruxellois est né: la Maison Schott

La maison, sise au n° 27, rue du Chêne, à l'angle de la rue de Villers, se signale à l'attention du passant par son élégante façade dominée par un gracieux pignon à volutes que couronne un sobre fronton triangulaire. Elle fut bâtie en 1697, au lendemain du mémorable et désastreux bombardement de Bruxelles par le maréchal François de Villeroi. Mieux connue aujourd'hui sous l'appellation de Maison Schott, elle abrita au

trois une auberge à l'enseigne de Saint Jean-Baptiste.

L'artiste-peintre, Philippe Schott, grand amateur d'antiquités et collectionneur émérite, acheta la maison, en 1942, et y accumula patiemment œuvres et objets d'art jusqu'à sa mort survenue en 1964. Trois ans avant son décès, le 31 mai 1961, il fit don de sa maison et d'une partie de ses collections à la Ville de Bruxelles, à laquelle il légua, par la suite, le reste de son mobilier. Sous la conduite éclairée et vigilante de Mlle Brunard, conservateur du Musée Communal de Bruxelles, la Maison Schott a été récemment aménagée en un coquet petit musée. A cet effet, deux pièces du rez-de-chaussée ont été rafraîchies et ornées de tentures de jute et de garnitures de socle, rouges et bleues. Quelque deux cents objets sont aujourd'hui exposés dans ce cadre entièrement rénové. La plus grande partie des œuvres présentées relèvent de l'art religieux. On peut y admirer notamment du mobilier des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, des statues du XV^e siècle, un grand Christ du XVII^e siècle, qui, il y a une dizaine d'années encore, était accroché à la façade de la Maison Schott donnant sur la rue de Villers, un remarquable Christ au tombeau du XVII^e siècle et une splendide Pietà, œuvre d'un maître anonyme du XVI^e siècle.

La Maison Schott peut être visitée tous les mardis et jeudis, de 14 à 17 heures, sauf les jours fériés.

Le droit d'entrée est fixé à 10 F par personne. Ce prix est ramené à 5 F pour les enfants âgés de 6 à 15 ans. Une réduction de 50% est également accordée aux groupes visitant le musée. Signalons que toute visite en groupe (15 personnes au maximum) doit faire l'objet d'une demande, par écrit, adressée, 10 jours d'avance, au conservateur du Musée communal de Bruxelles, 1, rue du Poivre à Bruxelles 1. Entrée gratuite, notamment, pour les enfants de moins de 6 ans, les écoliers accompagnés de leurs professeurs et les invalides de guerre sur présentation de leur carte.

Les manifestations culturelles et populaires

JANVIER 1968

- 10 BRUXELLES: A la Bibliothèque Albert 1er, 2, boulevard de l'Empereur: Exposition des « Plans et vues de dix-neuf villes belges ». L'exposition est ouverte tous les jours, de 10 à 18 heures, jusqu'au 18 février.
- 13 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts: Exposition des acquisitions des musées provinciaux et communaux depuis 1945 (Pro-Civitate-Crédit communal de Belgique). Cette exposition restera ouverte jusqu'au 25 février. Accès tous les jours, de 10 à 18 h.; le lundi, de 10 à 22 h.
- 17 BRUXELLES: Aux Palais du Centenaire, au Heysel: « Salon de l'Auto » (jusqu'au 28 janvier).
- 20 SAINT-GILLES: A l'Hôtel de Ville, place Maurice Van Meenen: Salon annuel de peinture et de sculpture organisé par le Groupe d'Art Saint-Gillois, sous le patronage du Collège échevinal de Saint-Gilles (jusqu'au 1er février inclus).
- 22 DIEST: A la Maison de la Culture (Béguinage), à 20 heures: Soirée consacrée à l'Afrique du Sud.
- 23 LOUVAIN: Au Théâtre municipal, à 20 heures: Représentation de « Becket ou l'honneur de Dieu » de Jean Anouilh, par le Théâtre National.
- 24 LOUVAIN: Au Théâtre municipal, à 20 heures: Représentation théâtrale donnée par le Cercle de Droit.
- 25 LOUVAIN: Au Théâtre municipal, à 20 heures: Exploration du Monde. Au programme: « La Yougoslavie entre l'Orient et l'Occident », par Pierre d'Ursel.
- 26 BRUXELLES: Promenade dans ce qui reste du Vieux Bruxelles, organisée par le Cercle Royal « Les Joyeux ». Réunion: place Royale, à 14 h. 15. Pilote: M. Auguste Wenseleers. Le soir, vers 18 h. 30, souper aux moules, à la Reine des Moules, place Sainte-Catherine. — Le même jour, excursion pédestre aux environs de Bruxelles, organisée par le Cercle « Pégase ». Réunion à Grand-Bigard (terminus du tram) à 10 heures. Départ à 10 h. 15 précises. Itinéraire: Grand-Bigard, Zellik, Bekkerzeel, Ternat (déjeuner), Rondenbos, Dilbeek (18 km). Pilote: M.R. De Saulnier.
- GALMAARDEN: Fête de la Saint-Paul. Messe solennelle, cortège folklorique et distribution généreuse des « Pauwelbroodjes » (petits pains bénits). Cette tradition haute en couleurs remonte à 1382.
- 30 LOUVAIN: Au Théâtre municipal: Représentation des « Frères Karamazov » de Dostoevsky, par le Koninklijke Vlaamse Schouwburg de Bruxelles.
- 31 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence, à 13 h. 30: conférence par Edith Greindl: « Portrait de Jean-Charles Della Faille » et « Portrait de vieille dame » d'Antoine Van Dyck.

FEVRIER 1968

- 1 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des Artisanats et des Industries d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Le Céramiste Max van der Linden (jusqu'au 17 février) et œuvres de la Baronne Coppée.
- 2 LOUVAIN: Fête patronale de l'Université. Messe solennelle en la Collégiale Saint-Pierre. — Cortège académique.
- 3 et 4 DIEST: Week-end d'études, organisé par la Fondation Lodewijk De Raet, à l'Hôtel de Ville (Salle Saint-Georges).
- 4 BRUXELLES: Promenade au Bois de la Cambre et visite d'Uccle, organisée par le Cercle Royal « Les Joyeux ». Réunion: Au coin de

la chaussée de Waterloo et de l'avenue Winston Churchill, à 2 h. 15. L'autobus 37, le tram 91 et les lignes vicinales Rh. et W desservent le lieu du rassemblement. — Le même jour, le Cercle « Pégase » organise une excursion pédestre à travers la Forêt de Soignes, terminus à 10 heures, à Auderghem (terminus du tram 35). Départ à 10 h. 15. Itinéraire: Auderghem, Notre-Dame de Bonne-Odeur (collation: Au Beau Site), Notre-Dame-au-Bois, Bois des Capucins, Tervuren (18 km). Pilote: M.J. Driesens.

- 7 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence, à 13 h. 30: conférence par Eliane Surin-Souris: « Rythme » de Fernand Steven.
- 10 DIEST: Foire aux livres, organisée à la Maison de la Culture (Béguinage) par le Cercle Pieter Doorlant (jusqu'au 18 février inclus).
- 14 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence, à 13 h. 30: Jacques Toussaint parlera de « Glaucus et Scylla » de Salvador Rosa.
- 17 MONS: Au Théâtre municipal à 17 heures: « La Création » de J. Haydn, avec la participation de la Chorale Protestante de Bruxelles et de l'Orchestre Symphonique de Liège. Direction: Fritz Hoyois.
- 21 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence à 13 h. 30: Conférence de Phil. Mertens sur « Le jeune homme au perroquet vert » de Heinrich Campendonk.
- 23 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des Artisanats et des Industries d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: « Les Artistes Libres » (jusqu'au 9 mars).
- 26 DIEST: En la Salle « Casino », à 20 h.: Représentation de « De barre hoogte » de Brontë, par le Koninklijk Vlaams Toneel.
- 27 AARSCHOT: Grand cortège carnavalesque.
- 28 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence, à 13 h. 30: conférence donnée par Nadine Coune-Ganseman. Sujet: « Le jour » et « La nuit » de Louis Artan de Saint Martin.

MARS 1968

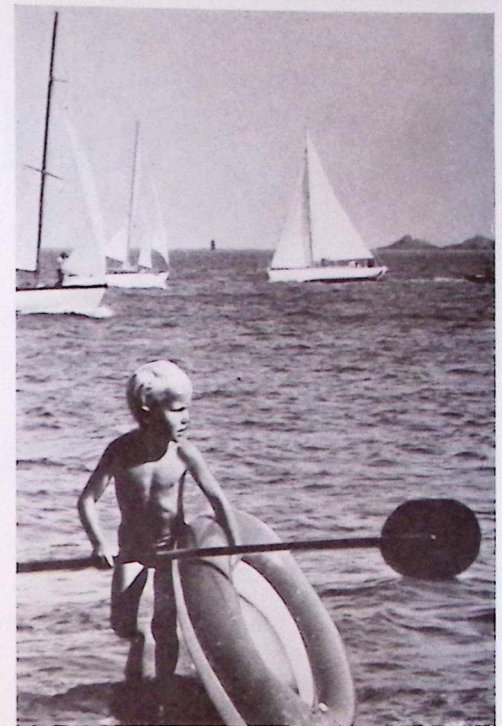
- 3 NIVELLES: Grand cortège carnavalesque.
- 9 BRUXELLES: Salon des Vacances dans les Palais du Centenaire, au Heysel. (jusqu'au 17 mars) — Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Parc du Cinquantenaire: Exposition des « Sculptures romaines de Bordeaux » comprenant une collection d'une cinquantaine d'œuvres prêtées par le Musée d'Aquitaine de Bordeaux. Le visiteur pourra y admirer des chapiteaux de pilastres, des corniches décorées, des autels, des stèles, des têtes, des statues et d'autres précieux témoins du passé. L'exposition restera ouverte jusqu'au 2 juin 1968.
- 15 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des Artisanats et des Industries d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Rétrospective des œuvres de l'artiste peintre Julien Fischer (jusqu'au 30 mars).
- 16 LA HULPE: A La Hulpe — Centre d'Art (église de La Hulpe), à 20 heures: Exécution de « La Passion selon Saint Jean » de J.S. Bach, avec le concours de la Chorale Protestante de Bruxelles et de l'Orchestre de Chambre de la R.T.B. Direction: Fritz Hoyois.
- 24 HAL: Grand cortège carnavalesque avec la participation de plusieurs groupes costumés et de nombreux corps de musique.
- WAVRE: Grand cortège carnavalesque.
- 31 BRUXELLES: 6e Salon « Bel-Jouets » aux Palais du Centenaire (Heysel). Ce salon comportera des sections consacrées aux jeux et jouets d'intérieur et de plein air, à la puériculture, aux articles de fêtes et objets de décoration. Le salon restera ouvert jusqu'au 7 avril.

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

3,75%
net

VOTRE « INTERET » vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

47-48, Vieille Halle aux Blés 84, Boulevard Tirou
BRUXELLES CHARLEROI
Tél. 11.42.93 (5 l.) Tél. 31.44.45 (3 l.)



BRETAGNE

**PRIX SPECIAUX-MAI
JUN - SEPTEMBRE-**

*l'Océan,
la Voile,
le soleil!*

Renseignements :

Agences de Voyages et Bureaux FRANCE
27, Boulevard Adolphe Max - BRUXELLES 1
Tél. : 19.11.50



BON
à adresser à : Bureaux
FRANCE
27, Bd. Ad. Max
BRUXELLES 1

pour une documentation gratuite (carte, liste des plages, centres de voile, pêche, hôtels avec prix, etc...)

A envoyer à : **B. 15**
Mr ou Mme
Rue
à

SERVICE DE RECHERCHES HISTORIQUES
ET FOLKLORIQUES DE LA PROVINCE
DE BRABANT - 4, RUE ST-JEAN, BRUXELLES
Tél. 13.07.50